

1949

328

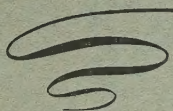
Jacques ISEL

N° de Dossier : G. 66 30

Ex-Interne des Hôpitaux de Reims

Ex-aide d'Anatomie
de l'École de Médecine de Reims

Contribution à l'Étude
d'une
MÉDECINE PRIMITIVE
INDIGÈNE du MAROC
"Les AÏSSAOUA"



4 MAY 1949

1949

REIMS
IMPRIMERIE DU MARCHÉ
16, PLACE DU FORUM. 16

1951

UNIVERSITÉ DE PARIS

FACULTÉ DE MÉDECINE

THÈSE

pour le

DOCTORAT DE MÉDECINE

(Diplôme d'État)

par

Monsieur ISEL Jacques René

Né le 10 Octobre 1921

à JONCHERY-sur-VESLE (Marne)

CONTRIBUTION à l'ÉTUDE

d'une

MÉDECINE PRIMITIVE

INDIGÈNE du MAROC - Les AÏSSAOUA

Présentée et soutenue publiquement le 4 Mai 1949

Président de Thèse . Monsieur le Professeur BARIETY



Jacques ISEL

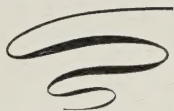
N° de Dossier : G. 66 30

Ex-Interne des Hôpitaux de Reims

Ex-aide d'Anatomie
de l'École de Médecine de Reims

Contribution à l'Étude
d'une

MÉDECINE PRIMITIVE
INDIGÈNE du MAROC
“Les AÏSSAOUA”



REIMS
IMPRIMERIE DU MARCHÉ
16, PLACE DU FORUM. 16

1951



Digitized by the Internet Archive
in 2026

A MA MERE

A MON PERE

A MA TANTE : M^{lle} ODETTE MATHIEU

*en témoignage de reconnaissance
et d'affection.*

A MONSIEUR LE PROFESSEUR BARIETY

*Professeur d'Histoire de la Médecine
et de la Chirurgie*

Qui nous a fait le très grand honneur
d'accepter la présidence de cette
thèse :

Hommages respectueux.

A MONSIEUR LE DOCTEUR BOUVIER

Chirurgien des Hôpitaux de Reims

En reconnaissance de l'enseignement
précieux qu'il nous a prodigué pen-
dans nos années d'internat.

A MONSIEUR LE DOCTEUR RITTER
Médecin Chef de l'Hôpital de Mogador

Qu'il trouve ici l'expression
de notre reconnaissance.

A NOTRE AMI E. PEILLET

Professeur de Philosophie

Qui a toujours manifesté tant de
bienveillance à notre égard.

A TOUS NOS AMIS

Contribution à l'étude d'une Médecine primitive indigène au Maroc - Les Aïssaoua

P L A N

I. — HISTORIQUE.

- A) LE SAINT.
- B) LA CONFRÉRIE.

II. — MEDECINE pratiquée chez les Aïssaoua. ou, les AISSAOUA MEDECINS.

- A) LES GUÉRISSEURS.
- B) LA THÉRAPEUTIQUE.
 - a) Magie et Miracles.
 - 1°) *Les passes magnétiques.*
 - 2°) *La magie.*
 - b) Empirisme et recettes.
 - 1°) *Phytothérapie.*
 - 2°) *Manœuvres opératoires et petite chirurgie.*
 - 3°) *Crénothérapie.*
- C) LES SERPENTS.
 - 1°) Leur rôle dans les médecines primitives.
 - 2°) Les serpents chez les Aïssaoua.
 - 3°) De la prétendue immunité et de la guérison des morsures de serpents chez les Aïssaoua.

III. — LES AISSAOUA OBJET DE PSYCHIATRIE. — Ce qu'en furent les raisons.

- 1°) Le Moussem.
- 2°) La Danse Sacrée.
- 3°) Les Frères-Animaux.
- 4°) La Frissa.

— CONCLUSIONS.

LE SAINT

Sous les derniers Mérinides, au commencement du xvi^e siècle, le Maroc allait connaître un nouveau héros, aux légendes aussi variées qu'éternelles, fondateur d'une confrérie musulmane animée d'une foi curieusement démonstrative, conciliant dans ses outrances l'orthodoxie islamique avec l'idolâtrie berbère et la sorcellerie soudanaise. On affirme de nos jours encore qu'il n'est pas de pays musulman sinon, peut-être ceux d'Extrême-Orient qui ignore le nom de ce Saint.

C'est en 1465 après J.C. (872 de l'hégire) que naquit Sidi M'Hamed Ben Aïssa, descendant d'une tribu berbère : les Seffian, ceux-ci font partie des Oula Fahr, fraction des Mokhtar Beni Hassan du Gharb, disent les uns, des Oulad Abi Sba, disent les autres. Il est difficile de situer géographiquement ces tribus car elles furent longtemps errantes et le sont encore quelquefois de nos jours dans un cadre plus restreint. Plusieurs tribus se groupaient pour avoir une défense commune et dépendaient d'un même chef militaire, mais elles devaient parfois se fractionner pour répartir les troupeaux sur divers pâturages.

Le Maroc est alors bouleversé par d'interminables guerres : des ruines de l'empire Almohade, il persiste trois royaumes qui se querellent : Tunis, Tlemcem et Fez. L'essai de reconstitution du grand empire entrepris par Abou Hassen a échoué, les derniers Mérinides se débattent contre les chrétiens envahisseurs, les chefs politiques locaux, les chefs des confréries religieuses préexistantes, les chérifs et les Arabes. Plus d'unité religieuse, le conquérant Mérinide ne cherche plus à enflammer les masses de l'esprit de mission qui avait animé la dynastie précédente. Des confréries nombreuses se sont groupées autour d'un chef spirituel : le cheikh, objet d'une grande dévotion dont l'enseignement orthodoxe n'est plus celui de la conquête, mais le respect du dogme. Jusqu'à l'apparition des Chérifs Saadiens, il y a « décentralisation » du pouvoir religieux.

C'est au milieu de ce chaos que le petit Aïssa commence ses nombreux voyages à travers le pays berbère au trot de sa mule. Comme Mahomet, il n'a pas attendu sa naissance pour parler à Dieu puisque dès le septième mois de sa conception, il lui adresse, du moins le veut la légende cette prière : « Il n'y a de Dieu que Toi, je suis ton très humble et respectueux servi-

teur, fais-moi pur avant que je naisse ». C'est surtout par les cantiques et la maigre littérature chantée par ses disciples que nous avons connaissance des fameux exploits de Si Aïssa. L'ange Gabriel, figure de premier plan dans les mythes islamiques, ne manque pas de le combler de ses bonnes grâces. Pour soutenir Aïssa lors de son premier jeûne (au cours de sa huitième année) il vient chaque soir le réconforter de la manne céleste, inspirant au jeune Saint la piété d'un cheikh.

Bien vite, ses maîtres sont étonnés de son intelligence et des marques de sagesse dont il fait preuve. Il effraie le fqih (1) lequel reconnaissant en lui un saint, craint de le frapper. Son père l'emmène dans le nord à travers le Gharb. La petite caravane chargée de tous ses biens, sur des mulets et des ânes s'achemine de ville en douars ; les tribus errantes se groupent pour voyager car l'insécurité est grande en pays nomade. C'est ainsi qu'à Salé, son groupe se joint aux Shaïm et aux Mokhtar qui regagnent leurs pays de transumance. Les compagnons de route se disputent l'amitié d'Aïssa et chaque soir, au campement, devant la haïma (1), le jeune Saint prodigue ses pieux conseils. Il fait des miracles : un âne est-il défaillant qu'il le monte, et la bête épuisée retrouve sa vigueur. Plus loin, par son habileté, il protège ses compagnons contre un vol qui aurait pu jeter le trouble et la discorde parmi eux. C'est donc au début, une histoire simple, d'un jeune berbère à l'esprit vif, qui, dans la tribu rend des services utiles par l'éveil de ses ruses et la logique de son raisonnement qui ne tarderont pas à le faire grandir à la taille des héros aux yeux des naïfs nomades, ses frères.

A Meknès, Aïssa suit l'enseignement d'un disciple du fondateur de la confrérie Djazoulite, Si Alqmad Al Haritsi, enseignement qu'il respectera et transmettra durant toute sa vie d'apostolat. Ainsi la confrérie des Aïssaoua sera la première en date des confréries qui procèdent des doctrines de Djazouli. De Meknès, notre voyageur se rend à Marrakech, ville où est enterré le sain patron Djazouli. Il étudie là, sous un autre maître de la zaouïa (3) de Sidi Abd Al Aziz. La sagesse et le zèle dont il fait preuve, engagent son maître à lui confier l'éducation des aspirants. « O, Ibn Aïssa, sois le bien venu, mon frère, le cheikh Sidi Alqmad Al Haritsi a épuré ta drachme, mais il ne l'a pas estampillée, or, ce qui n'est pas estampillé n'a que demie valeur au souk. Dieu m'autorise à te délivrer le sceau auquel tu as droit ».

Entre ses leçons, Aïssa se rend sur le tombeau de Djazouli, y prie et y médite. Il ne borne pas là ses voyages et s'en va prêchant dans la banlieue de Fez où il suit les cours de M'Hamed As Saqhir. Pourvu enfin d'un bagage théologique suffisant, il se

retire définitivement à Meknès. C'est maintenant un éminent personnage religieux musulman, sa réputation de thaumaturge commence à gagner le monde berbère. Il travaille à la création d'une nouvelle doctrine respectueusement fondée néanmoins sur l'enseignement de ses maîtres. On lui a réservé une salle dans la grande mosquée de Meknès où il professe ; mais il préfère recevoir ses élèves dans une petite mosquée du Dar El F'Tian qui, en souvenir de cet hommage, prit à sa mort, le nom de Djama Ibn Aïssa.

Parvenu à l'apogée de sa vie, il édifie sa propre zaouia sur une vaste propriété qu'il a acquise et il en fait par la suite un cimetière musulman.

A-t-il été à la Mecque ? Les chroniqueurs se posent la question et certains même affirment qu'il aurait connu là des derviches l'ayant instruit dans la pratique des ordres orientaux (Haïda-Rava et Saadiva). L'examen de sa vie prouverait au contraire qu'il n'a pas fait le pèlerinage. Tout d'abord, voyons le nom complet de Aïssa : le cheikh Abou Abd Allah Sidi Mohamed Ben Aïssa As Sofrani As Mokhtari, nous n'y trouvons pas le titre fameux de Hadji, que porte tout pèlerin de la Mecque et qui constitue une haute dignité en pays musulman. D'autre part, il semble plus réel que les manifestations mystiques collectives venues d'Orient et dont s'inspirent ses disciples commençaient à cette époque leur introduction dans l'Islam moghrebin.

Aïssa eut une grande réputation de guérisseur, on lui prêtait des connaissances agricoles et surtout médicales. Agricoles : les arabes font de lui l'initiateur de l'irrigation en pays berbère ; mais son pouvoir de guérisseur est sans conteste le plus souvent rapporté. Un de ses laudateurs nous le présente ainsi : « Sa vertu était si grande qu'il mérita la faveur de guérir tous les malades qui l'approchaient. » Voilà qui nous intéresse, Aïssa fut un saint homme, se mortifiant, pratiquant fréquemment le jeûne, et les veillées dans l'extase et la contemplation. Il évite les gens aux mœurs légères, entretient ses disciples dans la lecture du Koran, la prière, leur recommande l'humanité, la politesse, la charité, l'amour de Dieu et du prochain.

A ce régime de piété et de douceur, nombre de ces adeptes ont préféré la communion divine obtenue de façon plus spectaculaire par l'excitation collective et l'exaltation des sens. Peut-être que le cheikh eut blâmé les contorsions et les jongleries du grand pèlerinage (moussem) fait à Meknès le jour du mouloud.

On raconte qu'il s'était rendu insensible aux poisons les plus violents et qu'il ne craignait point les morsures de serpents ni les piqures de scorpions. Son regard puissant et son extrême faculté de persuasion lui assurent un grand prestige auprès des malades

et des affligés. Il pratique l'imposition des mains, les passes magnétiques, et distribue des recettes de guérison. C'est pour d'autres un habile dompteur, qui, à la manière des sages indouhs, captive les bêtes féroces et les rend inoffensives. Il maîtrise les lions, leur fait restituer les proies qu'ils volent aux fellahs.

Nous ne pouvons nous étendre sur la multitude des légendes et des miracles qui lui sont attribués. Souvenons-nous surtout que c'était un guérisseur et qu'il est vénéré comme tel.

Bien que s'étant tenu le plus possible en dehors de la vie politique, il n'en excita pas moins la jalousie d'un sultan, lequel chercha en vain à l'empoisonner au cours d'un festin. A l'étonnement général, le Saint déclara qu'aux mets servis était mêlé du poison. Il engagea ses amis à en manger, et fit de même, et personne ne fut incommodé malgré la virulence de la drogue. Le sultan prit peur, lui ordonna de quitter la ville de Meknès. Ainsi fut fait, mais nouveau miracle: dès qu'Aïssa quitte la ville, le ventre du sultan enfle comme une outre, et, ne revient à volume normal qu'au retour d'Aïssa.

La date de la mort du Saint n'est pas tout à fait certaine : selon les historiens arabes, il mourut en 933 de l'hégire (1526-1527) donc à l'âge de 61 ans. Il fut enterré à Meknès et on peut encore admirer le mausolée construit au XVIII^e siècle par le sultan alaouïte Moulay Abdallah.

Deux grandes erreurs populaires ont créé la confusion dans la chronologie de la vie d'Aïssa.

En premier lieu il était tentant pour les trop fanatiques pèlerins de faire d'Aïssa, le contemporain de Moulay Ismaïl, le terrible et magnifique sultan qui fit de Meknès un Versailles, à l'imitation de Louis XIV dont il se flattait d'être l'allié (4). Mais Ismaïl régna à Meknès de 1672 à 1727, soit 150 ans après la mort d'Aïssa. On racontait ainsi l'histoire des ouvriers employés aux constructions des gigantesques palais d'Ismaïl, quittant leur tâche pour venir entendre la parole du Saint. A la fin de chaque réunion, ce dernier donnait aux assistants des feuilles d'arbres qui se transformaient aussitôt en pièces d'or et d'argent. Les chantiers du monarque ne tardèrent pas à se vider. Un autre jour, un ouvrier se plaignant de la faim, en présence d'Aïssa, ce dernier lui répondit : « Mange ce que tu voudras, fut-ce du poison. » L'homme ayant trouvé des scorpions et autres animaux venimeux, les dévora sans ressentir aucun malaise.

Seconde source d'erreur: Au XVI^e siècle le Maroc avait depuis longtemps pris contact avec la Chrétienté, avant l'Islam d'une part, et même depuis : n'y eut-il pas, un évêché de Marrakech

fondé en 1233 par le Pape Grégoire IX et qui ne cessa d'exister qu'en 1530 avec l'avènement des Saadiens. D'où vient que, les Berbères mêlent quelquefois la légende de Jésus-Christ à celle de Aïssa et en font un même personnage. Les Arabes disent en effet, Sidn'a Aïssa pour nommer Jésus-Christ.

Ainsi avec Ibn Aïssa, nous avons l'exemple d'une manifestation de la mystique islamique. Cette mystique, déjà modifiée au contact des peuples de Syrie et de Perse, que leur culture religieuse assez évoluée préparait à la spéculation et à la contemplation, s'est encore modifiée, mais d'une tout autre façon, parmi les tribus berbères, idolâtres et ignorantes, et qui parfois avaient eu quelqu'écho déformé des hérésies juives, chrétiennes, et, même mulsulmanes.

Il a fallu plusieurs siècles, et bien des luttes pour faire du Maroc un pays musulman, d'Islam orthodoxe. Si avec M. MICHAUX-BELLAIRE, on divise l'histoire des confréries religieuses du Maroc en quatre périodes :

- 1°) du IX^e au XII^e siècle, de Djoumaïd a Sidi Bou Median et Moulay Abdelkader,
- 2°) XIII^e siècle : de Bou Median à Chalidi,
- 3°) XIII^e au XIV^e siècle : de Chalidi à Djazouli,
- 4°) XV^e au XX^e siècle : de Djazouli à nos jours,

on voit que c'est au dernier courant de la mystique berbère qu'appartient notre Saint.

(1) Fqih : instituteur koranique — lettré.

(2) Hâïma : petite tente en poil de chameau et de chèvre utilisée seulement dans le nord du Maroc, où la pierre est rare.

(3) Zaouia : siège d'une école religieuse.

(2) Moulay Ismail fit demander par son ambassadeur à Versailles la main de la princesse de Conti, fille de Mademoiselle de La Valière, demande qui n'eut aucune suite.

LA CONFRERIE

On sait combien fut capitale l'histoire religieuse dans la politique du Maroc. Chaque chef nouveau agissait au nom d'un schisme musulman. C'est toujours d'une zaouïa, ou d'une confrérie qu'est parti le mouvement dissident. Ces zaouïa ont pu se développer au point d'engendrer des dynasties. Tout fondateur de zaouïa est un prétendant, sinon au trône, du moins à l'établissement d'une abbaye à large pouvoir temporel. Aïssa aura le noble privilège de faire exception.

Que sont les confréries ?

Ce sont des groupements religieux qui se forment autour d'un chef ou cheikh qui est vénéré comme un saint. Sa puissance religieuse et politique est énorme : souvent même le peuple a plus de respect pour lui que pour le Sultan.

Il y a un nombre considérable de Zaouïa dont l'influence, bien que strictement locale et limitée à un petit secteur, est toute puissante dans ces modestes limites.

Ces confréries répondent à un besoin mystique des Berbères qui trouvent un peu de froideur dans l'Islam. Plus volontiers qu'il ne s'intéresse à des spéculations théologiques, le peuple des humbles se groupe autour du culte d'un saint dont il enrichit la légende. Chaque confrérie a été fondée par un saint qui lui a donné des rites, des règles et des statuts. On y récite le dikr (prière en commun), on y fait des offrandes, ce qui leur assigne encore par surcroît le rôle d'institutions d'assistances. Leur but principal est évidemment l'exaltation de la foi.

La confrérie Marocaine la plus importante est, selon M. Augustin BERNARD, celle des Taïbiya ou Touhama, dont le chérif d'Ouezzane est le chef, elle compte des milliers d'adhérents au Maroc, en Algérie et jusqu'au Touat et au Sénégal (1). Citons encore celle des Tidjaniya dont le rôle politique est moindre. Les Kadriya, les Derkaoua, serviteurs de Moulay El Arbi Ben Hamed El Derkaoui (né vers 1830) sont considérés comme une secte très fanatique et dont l'activité a pour but l'hostilité aux Chrétiens, secte socialiste et ascétique, méprisant toutes lois humaines, n'acceptant seulement que celles du Sultan. Enfin les Moussa qui sont des acrobates,



Quant aux Aïssaoua, ils sont encore très nombreux au Maroc ; il n'est pas un moussem sans eux et où leurs excentricités durant le pèlerinage n'emplissent le peuple d'un respect superstitieux. Tiré de l'enseignement de Djazouli, l'aïssaouisme qui a pénétré toutes les classes ignorantes et superstitieuses de l'Afrique du Nord, comprend deux groupes bien différents parmi ses adeptes.

Le premier, le moins nombreux, constitue une société pieuse et une aristocratie religieuse qui suit avec fidélité et sans le moindre débordement l'enseignement du Saint ; c'est dans la confrérie, la classe dirigeante qui désavoue et méprise toutes les pratiques de sorcellerie et de mimétisme animal de la masse. Cette élite est la gardienne naturelle de la doctrine dont nous n'avons ici à retracer que les grandes lignes afin qu'ultérieurement se situent par rapport à elles nos observations sur la médecine thaumaturgique ou religieuse.

Pour l'adepte, la « voie spirituelle » (ou thariqa) est essentiellement une morale : faire le bien, fuir ceux qui ont mauvaise vie, n'avoir de relations qu'avec les hommes vertueux et honnêtes, mépriser le faste et la jouissance, donc aimer et rechercher la pauvreté, combattre partout et en tout temps les ennemis de Dieu et enfin respecter les nombreux saints de l'Islam. Voilà ce qu'était déjà les commandements de Djazouli et de Chadouli.

Si le pratiquant ne trouve pas à son goût cette voie spirituelle ou si ayant eu connaissance et ayant admis cette voie spirituelle, il change d'avis et se tourne vers l'enseignement d'une autre confrérie, l'ancien disciple n'est pas un parjure et n'encourt pas la réprobation de ses coreligionnaires, car la secte est tolérante.

Il est à noter que la voie spirituelle peut être très bien ouverte aux femmes qui sont même nombreuses dans ce culte. C'est une sorte de paradoxe en pays islamique, ne l'oublions pas, que l'admission des femmes dans la secte, et surtout leur initiation au culte au même titre que l'homme. On peut y voir un trait manifestant la différence qui existe entre les Arabes et les Berbères ; on peut penser aussi que ces derniers ont été accoutumés par une première empreinte du christianisme à voir siéger la femme aux réunions religieuses. Ce fait est d'autant plus étonnant que les colonies juives installées avant l'invasion arabe n'admettaient pas plus que maintenant la femme au culte et la tenaient à l'écart de tout enseignement religieux.

L'initiation, soumise à un processus bien établi, est rapide et ne nécessite pas, du moins pour ceux qui n'adoptent pas une figuration animale, un noviciat préparatoire. Le cheikh adresse

à ses adeptes des exhortations qui constituent « l'ouâcia ». Il les met en garde contre la prétendue science des prophètes et son enseignement tend à montrer aux fidèles que les Saints ont une certaine supériorité sur ces derniers, car ils ont le privilège d'entrer en rapport avec Dieu en toute clairvoyance.

La discipline que les Saints s'imposent quotidiennement, la constante maîtrise de soi acquise par la mesure, l'absence des passions, leur donne cette incommensurable force : connaître Dieu et l'harmonie de sa volonté.

Le cheikh donne pour règle l'ascèse, l'abstinence la plus stricte, le renoncement aux richesses et autres futilités de ce monde. L'adepte doit en arriver à se désintéresser de ce qui n'est pas Dieu et orienter toutes ses facultés, toutes ses forces, tout son potentiel d'action vers Lui, à tel point qu'il en oubliera son âme et son cœur : le seul but est l'Être adoré. On reconnaît là, dans l'ouâcia un écho des doctrines soufistes dont se sont inspirées toutes les confréries religieuses depuis le second siècle de l'hégire. Elles se résument en une exhortation à l'amour de Dieu et au bien, ainsi qu'au repentir et à la pénitence. Corrélativement à cet enseignement tourné vers la morale, on constate qu'il n'y a pas dans la confrérie une très riche fécondité liturgique. Aucune formule cabalistique n'est employée pour les dikr (oraisons) et même pour un musulman austère il serait difficile de trouver une hérésie dans les louanges qui sont lues ou plutôt psalmodiées au cours des réunions et qui sont des emprunts aux maîtres du soufisme.

Tout cet ensemble repose donc sur les principes islamiques incontestables et rien ne s'y heurte à l'orthodoxie musulmane. C'est un ardent mysticisme avec continuelle tension d'esprit vers la divinité.

Si nous nous tournons maintenant vers la seconde espèce d'adeptes, nous y découvrons un contraste complet avec cette relative élévation morale et religieuse. Elle groupe tous les humbles, tout le bas peuple des douars et des villes, nègres fils d'esclaves soudanais, pâtres, mégères échevelées et toute la foule des malheureux qui l'on rencontre dans une medina surpeuplée. Nous verrons plus loin les pratiques extérieures de ces pauvres gens, les processions carnavalesques au grand moussem à Meknès, les repas de chair crue, les danses exaltées et leur vénération pour certains animaux dont les adeptes simulent le comportement.

La secte est considérée de nos jours comme une réunion de jongleurs et de saltimbanques qui sont de toutes les fêtes locales et non comme un ordre religieux orthodoxe. Les musulmans eux-mêmes distinguent toute une hiérarchie parmi les Aïssaoua. Hors les adeptes sincères et convaincus il y a les « quissaoua »

qui constituent la foule des danseurs des fameuses processions ou « hadras », et les « ghissaoua » qui sont les faux adeptes affectant dans leur tenue l'attitude des Aïssaoua.

*
**

Le Maroc est le berceau de l'aïssaouisme ; le Gharb sa citadelle et Meknes son temple.

On trouve des confrères d'Aïssa à Rabat, à Casablanca, à Azemmour, à Mazagam, Safi et Mogador. Ils ont franchi le Riff et atteint Tanger où ils ont une mosquée célèbre, gagné le sud et fait de Marrakech le grand centre méridional puis le Sous à Taroudant. Leur pénétration fut moins heureuse dans le moyen Atlas.

Hors le Maroc l'aïssaouisme a franchi le Sahara pour gagner le Soudan Français. On en a rencontré la trace jusqu'en Haute Volta. On le retrouve en Algérie à Tlemcem, et en Tunisie à Kairouan où son étrange comportement le fait remarquer. Il s'est donc incrusté à peu près partout où il est passé.

*
**

Ainsi répandue, la confrérie des Aïssaoua présente une importance fort estimable dans la vie du Maroc. Nous en découvrons particulièrement la preuve dans le rôle d'assistance que ses membres assurent, non seulement les uns vis-à-vis des autres, mais encore vis-à-vis du reste de la population berbère, qui fait crédit à leur pouvoir de guérisseurs. Ces pratiques médicales ou du moins cette recherche de l'art de guérir sont essentiellement fondées sur l'ascendant spirituel et moral d'une part, et d'autre part sur le prestige intellectuel et magique que la doctrine et sa pratique confèrent aux adeptes. Cela nous permet de mesurer de façon concrète et ici quasi matérielle la puissance morale qu'une telle secte représente dans une société farouchement attachée à ses coutumes et à son sol. Si ces manifestations peuvent nous choquer ou nous paraître fort grossières, du moins n'ont-elles pas à recevoir un mépris qui ne serait qu'une naïve méconnaissance du sens de la relativité, d'autant plus qu'en essayant de les comprendre il est toujours possible d'apprendre quelque chose sur l'homme.

(1) Le Chef de Taïbiya, dit M. Augustin BERNARD avait obtenu en 1881 la protection française, il s'appelait Sidi El Hadj Abdessalem, il s'habillait à l'européenne et son épouse, une Anglaise, apportait la pratique de la vaccination au Maroc. (selon Walter HARRIS) il mourut en 1904.

LES GUÉRISSEURS

Il est assez intéressant de constater la liaison quasi universelle de la médecine et de la religion. Chez les « primitifs » il y a identité entre ces deux fonctions. Chez les peuples un peu plus évolués comme les paysans de nos campagnes un peu reculées, on constate un préjugé favorable pour la compétence médicale du prêtre et réciproquement dans nos populations urbaines plus instruites, on peut observer que souvent l'homme de science se voit conférer une sorte de caractère sacré. C'est donc selon une loi sociologique très générale que les Aïssaoua unissent les procédés thaumaturgiques ou médicaux à une éthique religieuse.

Nous considérerons deux sortes de guérisseurs dans la confrérie ou plutôt deux classes sociales. D'une part ceux qui donnent recettes et remèdes sur les souks ou sous la tente d'un homme du bled dont les pratiques seront exposées prochainement, d'autre part, l'aristocratie des guérisseurs représentée par de saints hommes de grande renommée et consultés par les riches marchands ou les notables indigènes.

*
**

Ces derniers praticiens de l'art de guérir ne sont pas très nombreux. M. BRUNEL en signalait une dizaine en 1926, depuis, leur nombre n'a fait que diminuer.

Certes chaque Aïssaoui passe pour avoir solution aux grands maux physiques des tribus, mais ceux dont nous voulons parler ici, ceux qui représentent les sages parmi la confrérie turbulente sont toujours eux-mêmes de condition élevée (de noblesse religieuse) et de mœurs irréprochables. On les voit aussi le jour du mouloud prendre part aux manifestations, ils pratiquent même ladanse rituelle et se rendent avec la hadra sur le trajet du pèlerinage, mais c'est en conservant leur modération et dignité : ils fuient les démonstrations collectives où l'individu se sent transporté par ce que DURKHEIM nomme l'effervescence sociale. La pureté corporelle aussi bien que celle de l'âme est leur seul souci. Pour quelques notables riches, ils se déplacent à domicile chez le malade, mais il faut pour cela que ce dernier soit un homme éminent car de façon coutumière ils préfèrent profiter du moussem (grand pèlerinage), au cours des hadras (séance de danses sacrées du vendredi) où ils opèrent dans le sanctuaire.

Dans ce cas le rôle du guérisseur demande avant toute autre connaissance la réputation d'une grande vertu. Le pouvoir qu'il possède sur les patients n'est point tant du domaine pratique, acquis par d'habiles jongleries ou un geste heureux satisfaisant aux traditions d'un empirisme salubre. Ce sont plutôt des sages et l'on vient à eux comme nos chevaliers venaient confier leurs déboires au saint prieur d'un monastère.

C'est donc la foi qui fait ici son œuvre et il ne faut pas y voir un ésotérisme impénétrable ni prononcer trop tôt le mot de miracle. On est parvenu quelquefois à expliquer certaines de ces guérisons par hypnose et passes magnétiques pratiquées par ces gens, et l'on sait l'influence que peuvent avoir sur des névropathes les phénomènes de l'hystérie collective. Mais ce serait trop simplifier le problème que de le limiter à ces cas. Il est probable que l'influence morale et l'ascendant énorme qu'exercent les grands guérisseurs aïssaoua sur leurs patients créent un climat moral favorable à la guérison. En effet, ils ne rencontrent et n'admettent chez eux que des fidèles dont la foi leur est entièrement acquise. Ce respect religieux est le résultat d'une immense crainte des choses divines (et est divin tout ce que l'humble n'explique pas) en même temps qu'une aveugle confiance en celui qui sait les choses divines et qui est le refuge suprême.

Les misères humaines étant des punitions divines, seule la sainteté peut, à leurs yeux, agir efficacement.



Les autres guérisseurs, se sont ceux que nous disons les charlatans, les danseurs, les acrobates. Toute la campagne marocaine les connaît ; c'est à eux que viennent les malades du bled avant (nous avons pu le constater) de consulter le médecin européen qui ne les verra que beaucoup plus tard quand le cas sera très aggravé ou désespéré.

C'est une des surprises désagréables réservées aux jeunes médecins de bled que de voir les indigènes ruraux habitués depuis toujours à leurs sorciers mettre la plus grande mauvaise volonté pour recevoir et suivre les conseils de nos praticiens. On croirait que la guérison de leurs maux, ou du moins une amélioration certaine devrait provoquer de la part de ces primitifs, une confiance absolue et immédiate pour le médecin européen. En fait cette confiance est longue à créer et souvent le mérite des guérisons est attribué aux prières de l'Aïssaoui consulté antérieurement ou aux petits sachets de cuir rouge contenant une poudre magique écartant les influences maléfiques, sachets dont le sorcier a muni le patient.

Ceci vient du fait que les Berbères n'ayant aucune idée des causes objectives de la maladie la considèrent tout simplement comme dûe à la présence de démons : les djinns, qui s'acharnent sur le corps d'un malheureux. La musique, les prières, les chants et les danses des nègres guérisseurs peuvent donc suffire selon eux à écarter ces mauvais génies.

Si les danses, les amulettes et les philtres ont du moins l'avantage d'être à peu près inoffensifs pour le malade, il n'en est pas hélas de même pour les saignées, les scarifications ou les circoncisions faites par les redoutables barbiers chirurgiens de la confrérie. Ces derniers sont réellement dangereux pour leurs frères de race ; leurs instruments malpropres contribuent trop souvent à disséminer largement la teigne et la syphilis pour ne parler que de ces deux affections qui atteignent chacune un très fort pourcentage de la population musulmane marocaine.

En 1935, le Docteur COLOMBANI exprimait fort bien les difficultés que rencontrent devant cet état de choses les médecins pionniers : « Hommes et choses, cristallisés dans leurs formes médiévales paraissaient inaccessibles à une action salutaire utile du fait de leurs traditions ancestrales, de leur genre de vie, de leurs habitudes, de leur superstition et surtout du fatalisme musulman. »

On voit qu'il y a un profit immédiat à étudier cette pseudo médecine, qu'il s'agit souvent de contrer, outre l'intérêt qu'il y a pour le chercheur à tenter de comprendre une forme de pensée en apparence très loin de la nôtre et qui est susceptible de préciser notre connaissance de la psychologie humaine.

LA THERAPEUTIQUE

La thérapeutique employée par les guérisseurs sera toute imprégnée de religion. Toute une partie en sera spécifiquement magique et thaumaturgique, et si le reste ressemble davantage à une médecine, l'esprit dans lequel ses recettes seront appliquées restera essentiellement religieux.

Tout acte médical de l'aïssaoui s'accompagne de prières et de la danse sacrée. Il y a étroite union dans l'esprit du praticien entre l'intervention ou le geste guérisseur et la magie. Cette idée persiste encore chez les malades de nos hôpitaux ou dispensaires indigènes ruraux où il n'est pas rare de voir le patient considérer l'ordonnance du médecin comme ayant en elle une vertu guérisseuse à la façon d'un talisman. Nous l'avons nous-même constaté

plusieurs fois. Le malade muni de son ordonnance estime inutile de se rendre chez le pharmacien pour s'y procurer la médication inscrite ; il a vu le médecin, on lui a remis un billet, il doit guérir ; on signale même des cas où le billet fut appliqué sur le lieu du mal.

Il serait puéril de s'étonner ou de s'indigner de cette psychologie, comme de la thérapeutique que nous allons examiner ; avant même de l'aborder, pensons à ce que fut notre médecine il y a seulement trois siècles. Relisons entre cent autres, l'ouvrage de l'historien G. LENOTRE : « En France jadis », où il nous rapporte avec beaucoup d'humour comment fut saigné 47 fois en une seule année notre Roi Louis XIII, comment ce même monarque prit dans ce même temps 259 purgatifs, comment on entoura la jambe enflée du Cardinal Mazarin d'un énorme cataplasme de fiente de cheval, comment Richelieu dut en absorber délayée dans du vin blanc, comment Madame de Sévigné prit de l'urine en pilules et Madame de La Fayette ranima ses forces en buvant du bouillon de vipères. Nous serons plus indulgents pour juger la thérapeutique de nos Aïssaoua.

Nous étudierons en premier lieu ce qui revient à la magie et aux miracles, puis nous passerons aux recettes primitives et aux moyens de fortune qui constituent la part active de la technique aïssaoui, enfin, nous consacrerons un examen spécial au problème des serpents.

*
**

MAGIE ET MIRACLES

La magie est l'ancêtre de la médecine, et il n'y a pas si longtemps qu'elles ont définitivement rompu tout contact. Ce qui caractérise la médecine magique, c'est qu'elle est sans rapport, autre que psychologie avec le mal. Mais comme elle est toute-puissante sur l'imagination, elle a une stabilité et une persistance surprenante. Il est normal qu'une secte religieuse assez exaltée utilise une thérapeutique magique. Toutefois, il est à noter que les guérisseurs ne prononcent pas de formules spéciales. Ils ne recourent pas, comme certains magnétistes européens, à des formules empruntées aux livres sacrés de leur religion. Leurs formules ne sont que de simples invocations dont le texte ne comporte aucun mystère. Ils répètent indéfiniment le nom d'Allah ou sa louange.

Il y a donc une certaine pureté d'esprit religieuse qui reste au sein même de ces pratiques primitives ; cette simplicité est

bien d'ailleurs dans le fond général de l'Islam. Mahomet condamne la sorcellerie si on en juge par le verset 72 de la sourate XX : « Jette ta baguette, elle dévorera leurs serpents, vains effets du prestige. Le magicien ne saurait prospérer ». On comprend qu'une telle condamnation n'est point pour embarrasser les Aïssaoua. La magie qu'elle vise est une magie fétichisme, tendant à supplanter la religion du Dieu unique et sa révélation. Au contraire, nos guérisseurs font usage de certains versets du Koran, transcrits sur des billets pour la fabrication des philtres ou des recettes ; et le verset 84 de la sourate XVII dit encore : « Les fidèles trouveront dans le Koran leur guérison et les grâces du Seigneur, mais il hâtera la perte des incrédules ». Ils appliquent donc à la lettre cette prescription et demandent au Koran sa protection contre les maladies.

Quand le traitement n'est suivi d'aucun résultat, ils n'encourent pas la réprobation, ni la honte, ils s'avouent tout simplement impuissants ; c'est que les démons incarnés dans les membres des malades sont irréductibles. Ils procèdent alors de la façon suivante : ils emmènent le malade dans un sanctuaire et l'enferment quelques jours. Ils sacrifient un mouton qu'ils mangent ensemble et recommencent une série de passes magnétiques.

* * *

Les passes magnétiques

C'est une spécialité des Aïssaoua que la guérison des paralysies par l'imposition des mains. Notre thaumaturgie européenne ne manque pas d'exemples de ce genre, et dès la plus haute antiquité, on a rapporté des guérisons par imposition des mains. Au cours d'un moussem le malade est amené au sanctuaire en grande pompe au milieu des hurlements et des danses rythmées au tambour. Le silence se fait à l'arrivée du mokaddem (chef de cérémonie) qui commence par une série de passes. Ces passes se font selon trois directions. Elles sont longitudinales, transversales ou rotatoires. Sur le dos, la poitrine ou le ventre, les passes sont faites avec les deux mains, côte à côte les paumes étant appliquées sur l'endroit malade. Pour les membres, le mokaddem pratique des frictions longitudinales ou rotatoires.

Il se présente certains cas où l'imposition des mains étant insuffisante, le guérisseur n'hésite pas à faire usage des pieds. C'est surtout lorsqu'il s'agit d'un hémiplegique ou d'un paraplégique. Le malade allongé sur le dos est piétiné.

Le jour du mouloud, qui est en même temps la fête de la naissance du Prophète dans tout le monde Arabe, est aussi à Meknès le jour du grand Moussem dans les confréries d'Aïssa,

est une journée fertile en miracles. S'il se présente un paralytique de condition moyenne, il est admis dans la cour du marabout. On le couche à proximité de la porte quelque temps avant l'entrée du cortège carnavalesque qui revient de la procession sous les murs de la ville. Dès leur arrivée, les confrères danseurs se ruent en hurlant sur le malheureux et le piétinent au rythme de la danse sacrée et des louanges à Allah ! Étrange procédé qui ne peut, semble-t-il amener de résultat que chez un pitiatique. En effet, on raconte que certains de ces malades font quelques pas, et l'on va jusque certifier que d'autres entrent dans la danse échevelée de leurs confrères.

*
**

La magie

Outre l'emploi de dents, de crânes de petits carnassiers, de queues de chacals, de fragments de peaux d'animaux, comme fétiches destinés à faire passer la puissance animale dans le corps de ceux qui l'utilisent, on trouve surtout parmi les traits distinctifs de cette magie aïssaoui l'emploi de papiers couverts d'écriture. C'est un procédé universel de magie que l'usage des formules écrites que l'on récite ou que l'on garde sur soi, ou que l'on fait passer sur un autre. Il est naturel qu'un tel procédé ait une importance particulière dans la civilisation arabe qui est une civilisation de l'écriture. La religion qui a fondé cette civilisation y est avant tout le respect de l'Écriture ; tout est enseigné dans le Koran. Ce respect de l'Écriture va jusqu'à la croyance en la magie des caractères. Ce sont avec les figures géométriques les seuls motifs de la décoration ; la lettre est une expression de l'art. Les chapitres du Koran commencent souvent par les caractères mystérieux dont Dieu seul a la connaissance. Ainsi commencent les sourates XX, XXXVI, XXXVIII, et L. Nous apprenons aussi en lisant la vie de Mahomet que les concours de poésie qui se faisaient à la Mecque n'étaient point faits oralement devant un public assemblé autour des concurrents ; mais les poèmes étant affichés aux portes du temple de la ville, le peuple délibérait après la lecture. A cette dévotion pour les lettres s'ajoute la dévotion des chiffres. Les chiffres 3, 7 et 9 jouissent d'une réputation magique. Les Aïssaoua trouvent donc dans la vertu mystérieuse de l'écriture un thème magique fécond et varié qui a été apporté aux Berbères par la culture Arabe.

Voici comment ils procèdent. Un malade demande l'apaisement de ses maux, une femme stérile désire des enfants, ils viennent trouver les Aïssaoua de la contrée, un vendredi au cours de leur réunion hebdomadaire. Ils se munissent d'un verre à thé

et le donnent au sorcier. Celui-ci au cours de la prochaine réunion du vendredi, inscrit dans le verre le mal du patient ou le désir de la femme à l'aide d'un peu de suie délayée, puis ajoute quelques mots d'une formule du Koran, ou d'une prière, un peu d'huile et d'eau sont versées dans la tasse, on agite le tout pour que les traces de suie se diluent dans le liquide et on fait avaler le tout au patient assuré de voir ses vœux exaucés.

Les amulettes sont une grande source de revenus pour le sorcier. Ces amulettes sont de petits sachets de cuir nommés « eah jab ». Elles contiennent généralement un papier où est encore inscrite une petite formule (ktiba ou « écriture ») faite pour chaque individu par le guérisseur et, selon le but à atteindre, écrite à l'encre, au goudron ou au sang, souvent encore à base d'eau parfumée à la rose, la fleur d'oranger ou de safran. On la fait sécher au-dessus d'un foyer où l'on a jeté des mélanges de résine et d'aromates.

Un enfant est-il malade dans un douar, la famille court immédiatement faire des présents aux confrères d'Aïssa et leur demande de servir de médiateurs auprès des djinns malfaisants. Les Aïssaoua se rendent à la hutte du fellah au son des ghaïta (clarinettes) et du bendir (tambourin). L'enfant est placé à proximité d'un brûle-parfums dans lequel on a mis des grains de hamel, de l'encens et de l'alun, mélange porté à l'incandescence et dégageant une épaisse fumée. On expose à cette fumée la tête de l'enfant, et si c'est une fille, on lui fait passer trois fois la jambe dans ce nuage. Le mélange est ensuite légèrement mouillé, il gonfle, éclate. C'est une réussite ! Dès lors, un bol plein d'eau est posé sur la tête de l'enfant, et l'on jette une à une 7 braises prises au brûle-parfums. La vapeur apparaît au contact de l'eau et se dégage à chaque fois en petite panache qui n'est autre, aux yeux de l'assistance, que la fuite du mauvais esprit. Si la guérison n'est pas obtenue, c'est tout simplement que le guérisseur a fait fuir un autre mauvais génie que celui de la maladie. Pour les Berbères, en effet, il y a une multitude de démons qui naissent, se reproduisent et meurent à la façon des hommes. On retrouve dans ces personnages imaginaires les génies des noirs. Ce sont les Soudanais qui ont amené au Maroc ces légendes et ces pratiques.

Quand une maison, particulièrement frappée par le malheur est vouée au pouvoir infernal des génies, il faut absolument organiser une grande cérémonie pour convaincre tous les génies à fuir cette demeure. On prépare donc une soirée d'exorcismes dans la secte, ce sont surtout les femmes qui sont spécialisées pour ces pratiques. Les Aïssaoua exorcistes sont plus nombreux à Fez qu'à Meknès. Les Sultans eux-mêmes n'étaient pas indif-

férents à ces manifestations. M. BRUNEL nous raconte à ce sujet que Moulay Abd El Aziz aimait beaucoup recevoir chez lui les maîtres exorcistes Aïssaoua qui, en sa présence exorcisaient pendant de longues heures.

Les adeptes se rendent donc à la maison en silence, la nuit tombée. Les femmes sont peintes au henné, ont les yeux fardés de kôeul (antimoine) et poussent des you-you joyeux dès l'arrivée. Inévitablement on commence par des offrandes au maître du groupe et l'on jette du lait aux quatre coins de la pièce. On commence la danse animée par les tambourins, les flûtes, et martelée par le tambour et d'énormes castagnettes de métal (instruments très appréciés des nègres). Tout s'arrêtera rapidement et on sert un copieux repas. Celui-ci terminé on entre dans la séance de possession. L'inférieure musique reprend et, un à un se présentent des personnages travestis : chacun d'eux emprunte la personnalité d'un démon particulier et exorcise jusqu'à l'extase. Il prononce des sentences, souvent des énigmes, le démon s'est emparé de son corps et il est interprète du génie choisi. Certains sont en proie à des débordements effrayants ; ils plongent les mains dans la cendre rouge, et croquent des charbons ardents, d'autres tournoient avec une théière pleine d'eau bouillante et s'en gargarisent copieusement, d'autres encore se taillaient les jambes et le front avec des lames acérées.

Il y a surtout la terrible Lalla Malica, fille du démon Sidi Moussa, figurée par une mégère au turban jaune, qui se contorsionne, les yeux révoltés, jusqu'à perte de connaissance.

Enfin, si la demeure est celle d'un riche personnage, qui peut offrir un grand sacrifice, on immole un bouc noir, une brebis ou un bœuf, ce qui fera l'objet de ripailles les jours suivants.



Nous terminerons cette étude par un exemple qui nous permettra de constater combien l'attitude magique est naturelle à l'homme, et combien elle lui revient spontanément même après s'être élevé à la notion d'une cause efficace.

Nous nous sommes étonnés de voir certains blessés ayant sur leur blessure une sorte de pansement constitué d'un papier bleu servant à emballer le sucre. A ce papier est attribuée une vertu curative des plaies. Pourquoi ? Des recherches auprès des indigènes nous ont permis de savoir qu'autrefois le papier qui emballait le sucre était teint à l'indigo (colorant depuis longtemps utilisé au Maroc pour la teinte des étoffes et des tapis). Or, certains Aïssaoua avaient remarqué les bons effets de la légère propriété antiseptique de l'indigo ainsi utilisé. Ils recommandaient donc

aux blessés d'entourer leur mal de ce fameux papier bleu en guise de pansement. Depuis, les papiers d'emballage ne sont plus teints à l'indigo, et d'autre part tous les papiers bleus ne sont pas des papiers ayant emballé du sucre. Le préjugé demeure et la formule est maintenant la suivante : le papier bleu qui emballe des pains de sucre a une vertu magique : il guérit les plaies.

Ainsi naissent les rites et se perdent les causes. Le geste devient inintelligible en même temps que sacré. Le remède a une valeur en soi, sans qu'il y ait besoin de préciser le diagnostic.

EMPIRISME ET RECETTES

Ce n'est qu'à une période plus avancée de la civilisation que les hommes cherchent à employer les remèdes qui agissent physiquement sur leurs maladies.

Les Aïssaoua mettent eux aussi à profit ce maigre trésor de recettes traditionnelles qui constitue le point de départ de la médecine réelle. Plus ou moins efficace, elle commence néanmoins à définir les premières frontières du domaine médical. Ainsi trouvons-nous des guérisseurs dont la technique est sans doute encore presque toute imaginaire, mais qui déjà, par leur souci d'employer la vertu de certaines substances inaugurent la médecine empirique au milieu de ses superstitions.

Il y a quelques années, à Fez, un guérisseur fort âgé, nommé Si Boubker, recevait des consultants se plaignant des maladies les plus diverses, tout en étant spécialiste des maladies nerveuses. Il guérissait, en faisant brûler les parfums, en pratiquant des saignées à la nuque et en nourrissant les patients de miel, de beurre rance (s'men) et d'huile d'argan (1). Ce qui paraît le plus rusé dans ses pratiques, c'est qu'il persuadait les gens qu'un changement de vie et de lieu achèverait la guérison, les mauvais esprits de Fez étant néfastes. Si la part de ruse qui entrait dans le conseil de l'habile Boubker n'échappe pas, nous devons aussi admettre que l'ambiance des ruelles surpeuplées, d'une medina aussi importante que celle de Fez n'est pas très salubre à un malade qui souvent est un commerçant vivant toute la journée accroupi au fond d'une minuscule boutique, dans la poussière et les mauvaises odeurs d'un souk couvert.

Un autre nommé Agouraïm Ben Bihi, vivant et exerçant de nos jours se fait fort de guérir les tumeurs, pour cela il pratique des pointes de feu et trois semaines après donne une potion con-

fectionnée avec une poudre obtenue avec une herbe séchée (herbe qui ne pousse qu'au Sahara). Il ne se fait pas payer (selon la bonne formule des guérisseurs qui escomptent en tirer plus de bénéfice) mais demande du sel et des dattes. Il mêle de ce sel à la potion.

Un autre encore : Moulay Rachid, lui aussi spécialiste de la paralysie, la traite avec des emplâtres de terre en plus des fameuses ktiba.

**

Phytothérapie

Les plantes sont sous toutes les latitudes, la première base de recettes thérapeutiques. En effet, leur utilisation culinaire amène peu à peu non seulement des observations mais surtout l'idée d'observer d'autres plantes. Aussi bien des propriétés sont découvertes depuis fort longtemps. La thérapeutique Marocaine a, elle aussi, des recettes de cet ordre. Il nous a été difficile d'obtenir la nomenclature des diverses plantes composant la pharmacopée aïssaoui en raison de la mauvaise volonté et de la méfiance rencontrée parmi eux pour nous fournir une documentation de détail. La recette conserve toujours les vertus d'un secret et c'est être mauvais disciple que d'exposer aux yeux de l'étranger une méthode enseignée dans le respect. Mais, c'est surtout la crainte de la moquerie et de l'ironie de « l'homme supérieur » produit d'un autre monde, qui retient l'Aïssaoui.

A nos questions sur le nom arabe donné, le guérisseur nous répond presque toujours par des mots comme « l'herbe », « la feuille » mais ne nous précise au moyen de quelque classification. Néanmoins, nous avons souvent reconnu des plantes déjà utilisées par nos paysans de France et dont les vertus sont pour la plupart reconnues dans notre pharmacopée. Nous avons pu grouper les plantes suivantes :

Comme tout Marocain, l'Aïssaoui a une véritable dévotion pour le *henné*. Cette plante sert à de nombreuses choses. Séchée au soleil ou au feu, les femmes l'utilisent pour se teindre les cheveux. Elles dessinent les jours de fête de curieuses arabesques sur la paume et la face dorsale de leurs mains et sur leur visage avec une teinture de henné.

Le dangereux praticien n'hésite pas à mettre dans une plaie fraîche de la poudre de henné qui joue le rôle d'hémostatique. Une femme s'est-elle brûlée en tombant sur son canoun (2), on saupoudre immédiatement les plaies de poudre de henné qui, dit-on, est adoucissante.

La *coloquinte* est très utilisée (surtout au Sahara) contre la tuberculose, la syphilis ou le rhumatisme. Cueilli, le fruit est posé sur le foyer d'un forgeron, de préférence, on attend qu'il éclate, on saisit la graine qui est posée dans la bouche du malade jusqu'à ce qu'elle ait perdu toute saveur.

L'*oignon cru* constitue une sorte d'analgésique en raison de la puissante impression gustative qu'il provoque. Chaque fois qu'il arrive un grand blessé, du bled, dans un service hospitalier, le médecin ou l'infirmier qui le reçoit à toutes les peines du monde pour lui faire lâcher un énorme oignon vert qu'il croque à pleines dents pour apaiser la douleur.

La *douce amère* récoltée sur le bord des oueds et le long des haies est utilisée en décoctions comme sudorifique et dépuratif contre certaines affections cutanées, et les rhumatismes. Les tiges coupées en tronçons ayant été séchées au soleil, on en fait une décoction.

Les *feuilles de frêne* sont utilisées dans le nord du Maroc en tisanes diurétiques et laxatives. Notons à ce sujet que les Musulmans ne peuvent consommer de boissons fermentées, ils ne fabriquent donc pas la frénée ou frênette de nos paysans de France. L'écorce est utilisée comme fébrifuge et comme tonifiant.

Les infusions de *feuilles de noyer* sont utilisées comme tonifiant digestif et circulatoire ce que l'on peut admettre en raison de la présence des tannins.

La *bourache* qu'on trouve autour des jardins et dans les champs cultivés est recherchée pour la confection de breuvages théiformes, diurétiques et sudorifères (la fleur et la feuille seulement sont employées).

La *grande mauve* sert à fabriquer une boisson mucilagineuse et légèrement laxative.

La *matricaire* qui ressemble à la camomille possède des propriétés stimulantes et toniques. Les fleurs sont données en infusion contre certains troubles digestifs.

La *petite centaurée* est connue depuis la plus haute antiquité comme un tonique amère et fébrifuge en infusions.

L'*eucalyptus* qui a été nouvellement introduit en Afrique du Nord y est déjà utilisée.

Le *romarin*, toujours utilisé en infusions (nous avons su l'utiliser dans notre thérapeutique pour la composition du baume Tranquille, du baume Opodeldock, et de vins aromatiques).

Enfin, les Arabes connaissent les vertus taenifuges de l'écor-

ce de *grenadier* et des pépins de *courges*. Ces pépins de courges grillés constituent une friandise appréciée des Arabes et des Juifs : les pépites. Il est fréquent de voir au coin d'une porte ou au pied d'un mur un Arabe assis devant un cornet de pépites, très occupé à éplucher de la dent chaque pépité une à une.

Nous n'avons fait que citer quelques-unes des plantes les plus connues avec lesquelles nos médecins sorciers aïssaoua fabriquent des drogues. Il faudrait consacrer un livre à l'étude de cette pharmacopée. Disons encore que le plus souvent ce sont les femmes, les vieilles femmes qui, la nuit, à un moment donné de la lune — selon la plante à cueillir — vont à la recherche de l'herbe guérissante.

*
**

Manœuvres opératoires — Petites interventions

Les procédés de soins externes ou de médecine opératoire sont quelquefois ingénieux, mais aussi très rudimentaires et souvent cocasses.

Un malade se présente souffrant de douleurs au niveau d'un membre, il lui sera imposé en premier de vigoureuses frictions à l'huile d'olive. Si la douleur persiste, notre praticien va se servir de la *mcherta* (petite lancette) qu'il aime à manier souvent pour tracer in loco dolendi trois petites incisions. C'est un moyen très fréquemment utilisé à tel point qu'il est extrêmement rare pour un médecin de rencontrer à la consultation, un berbère qui ne porte pas en quelque partie de son individu les traces de ces petites scarifications. On les voit de préférence au niveau de la région hépatique.

D'autres fois arrive chez le sorcier un malheureux souffrant d'une constipation tenace, quand ce n'est pas d'occlusion intestinale pour avoir mangé une quantité effrayante de figes de barbarie dont les Berbères sont très friands. Le malade recevra un lavement donné à l'aide d'un roseau relié à une outre de peau de chèvre.

La réduction des fractures et surtout leur contention se pratique de façon ingénieuse. Nous avons eu l'occasion de constater quelques cas heureux de réduction, surtout pour les fractures de l'avant-bras. Bien entendu, il n'est pas question d'anesthésie : l'oignon cru en tient lieu. C'est à l'issue d'une lutte cruelle que la réduction est faite, et pendant qu'un aide athlétique maintient le blessé, le médecin indigène construit un appareil. Celui-ci est fait de petites lattes de roseau coupées à

la dimension du membre et reliées l'une à l'autre par des fibres d'agaves ou de palmier nain tressées en ficelles. Le tout constituant un léger châssis qui supporte, immobilise et emprisonne en position désirée le membre fracturé, jouant ainsi le rôle de nos appareils plâtrés.

Les hernies en voie d'étranglement sont réduites par taxis, de même que les hémorroïdes externes sont « rentrées » par des massages.

Il y a aussi l'extraction des dents. Les dentistes des places publiques (ceux qu'on voit sur la Djema el Fna de Marrakech) appartiennent souvent à la confrérie des Aïssaoua. Ils font usage d'un instrument rappelant notre antique clé de Garangoet, ayant comme elle les risques d'une brutalité difficilement contrôlée, entraînant des arrachements de l'arcade alvéolaire ou pire encore.

Comme en thérapeutique vétérinaire le goudron végétal est utilisé en applications sur les plaies qui tardent à cicatriser et suppurent, ou sur les affections cutanées.

Si une femme souffre de métrorragies, on lui fait boire du vinaigre chaud. Nous n'avons pas à parler ici des procédés des « accoucheuses ».

La laine brute est utilisée comme hémostatique et nous ôtons souvent d'une plaie fraîche un tampon de laine brute arraché à une toison dès la blessure faite et engagé dans les lèvres pour étancher le sang (heureusement le Maroc est un pays peu tétanigène...).

Walter HARRIS signale que certains médecins de l'oued Dades situé au sud du Grand Atlas se sont révélés adroits dans certaines opérations sur l'œil. C'est ainsi qu'ils opèrent de la cataracte en la tranchant, ce qui amène quelquefois la guérison. Ceci implique une certaine connaissance de l'anatomie oculaire, une longue expérience qui est rendue possible en ce pays par la fréquence du trachome et qui permet le diagnostic sans l'aide d'appareils aidant à l'examen.

Ils savent enlever les esquilles osseuses crâniennes dans les blessures de la voûte. Ils ne pratiquent pas la trépanation, mais après que la peau a été incisée au niveau de la blessure, ils enlèvent le fragment brisé et le remplacent par un morceau d'écorce sèche de courge qui vient s'ajuster à la partie restante du crâne. Certes c'est une opération extra-duremérienne et, même dans ce cas tous les doutes sont permis sur la réussite d'une telle entreprise.

Les Berbères de l'Atlas, nous signale encore Walter HARRIS, utilisent les fourmis rouges pour la suture des plaies.

« Ils savent recoudre les plaies, mais n'ayant aucun moyen de désinfecter le matériel employé, les blessures se rouvrent ou produisent des inflammations. Réunissant les deux lèvres de la blessure, laissant apparaître un peu des deux sections, ils posent une fourmi rouge vivante sur la blessure. La fourmi ferme les deux mandibules sur la peau, et elle est aussitôt décapitée par un aide avec des ciseaux. »

Voici un porte-agrales du type MICHEL, auquel nous ne songions guère.

*
**

Crénothérapie

Les Berbères n'ignorent pas non plus les bons effets de la crénothérapie. Ils ont depuis très longtemps fait des cures dans les sources chaudes réputées pour la guérison de certaines maladies de peau.

Moulay Yakoub à 22 kilomètres de Fez est un petit village berbère très réputé pour la vertu de ses eaux. Une source d'eau sulfurée sodique avec hydrogène sulfuré libre y coule à la température de 52°5. Elle alimente un bassin où viennent se baigner au printemps et en automne, de tous les points du Maroc, des indigènes atteints de maladie de peau et surtout de lésions syphilitiques. Un moussem populaire s'y tient tous les ans. On y voit les plus importantes réunions bédouines de la région. Les indigènes attribuent la construction primitive des bains à l'Emir almohade Yakoub El Mansour qui mourut en 1198. Un pavillon sanitaire y fut construit par les Français en 1917.

A 15 kilomètres de Fez se trouve encore le village de Sidi Harazen d'où jaillit une eau chaude à 35° riche en gaz carbonique, où viennent encore de nombreux malades. Ce village est l'ancien hammam Khaoulam cité par Léon l'Africain et qui porte le nom du Saint qui vécut là au XII^e siècle.

*
**

Nous terminerons la liste de ces quelques thérapeutiques par un traitement des démences. Notons que, chez les Arabes et chez les Berbères, celui qui a perdu la raison est entouré de respect et de méfiance. Il est marqué aux yeux de tous par une puissance qui lui est étrangère et qui constitue une menace. Est-ce un démon qui s'est emparé de sa personne, ou bien est-ce Dieu ? (les peuples sémites ont tous connu la légende des pos-

sédés, elle est souvent rapportée dans leur histoire). Voilà ce qui est inquiétant et qui explique ce respect prudent.

Nous avons vu quels exorcismes la secte peut alors mettre en œuvre. Mais il n'est pas ici inutile de mettre en valeur l'aspect médical du « traitement ». Lorsqu'un homme a des crises de fureur ou quelque accès de démence, les Aïssaoua l'enferment dans un silo à grains et lui versent abondamment de l'eau fraîche sur le corps. Si la crise se prolonge après ces douches, ils le flagèllent sur les membres à l'aide de branchages de genêt, puis l'enferment de nouveau, soit dans un silo, soit dans un marabout (lieu de prière) avec une cruche d'eau et un pain. Après quelques jours de prière et de chants religieux, le mokaddem vient prendre connaissance de l'état du malade et décide si ce dernier peut gagner son douar.

A bien réfléchir cette thérapeutique n'est pas dépourvue de bon sens. Nous ne parlerons pas de l'effet de la douche, d'autres plus autorisés l'utilisent. La flagellation qui n'est pas pratiquée jusqu'à la blessure a un effet révulsif incontestable. Enfin l'isolement à l'abri des impérieux besoins de démonstration dont sont victimes nombre de paranoïaques semble une excellente mesure. Quand le mokaddem revient, il trouve un malade reposé et qui n'a causé aucun tort à son douar au cours de sa fureur.

*
* *

Ainsi, pouvons-nous constater que notre confrérie de guérisseurs groupe un certain nombre de connaissances dans le domaine des vertus des plantes, de celles des eaux thermales, dont les pratiques de petite chirurgie permettent la réduction de certaines fractures et des interventions plus délicates encore. Ce sont là des rudiments qui ont été pendant des siècles et jusqu'à nos jours les seuls secours apportés à la population d'un empire.

Ajoutons que ce que ces modestes recettes pouvaient avoir d'efficace joint aux faveurs du hasard servaient à apporter à la foi cette confirmation supplémentaire dont elle se passe fort bien, mais qu'elle apprécie néanmoins.

(1) *Argania Sederoyllon* est un arbre poussant dans la région des Chiadma et de Haha (aux environs de Mogador). Cette essence spéciale, produit une drupe semblable à notre grosse olive, qui est utilisée par les indigènes pour la confection d'une huile tirée de son noyau.

(2) Canoun : petit récipient de terre cuite destiné à recevoir le charbon de bois embrasé faisant office de réchaud. En dehors de son usage pour la cuisine, le canoun sert aux musiciens pour resserrer à la chaleur la peau de leur tambour.

LES SERPENTS

1^o) Leur rôle dans les médecines primitives.

Le serpent d'Epidaure de nos caducées n'est pas seul à représenter l'emblème de la médecine. Nombreuses ont été et sont encore les sociétés primitives qui ont groupé leurs guérisseurs sous l'emblème du serpent.

Les Aïssaoua sont des spécialistes de tout ce qui regarde les reptiles et particulièrement les serpents. Ils les domptent, les exhibent, les chassent, les élèvent, soignent leurs morsures et quelquefois les dévorent. Il semble même que les premières pratiques médicales qui leur sont enseignées aient pour objet la morsure des serpents.

Notre confrérie musulmane continue en ce domaine une des plus anciennes traditions de l'Afrique du Nord. Sans remonter jusqu'aux cultes Egyptiens consacrés au serpent, mis au rang de divinité, rappelons que dans l'antiquité une tribu habitant les rives de la grande Syrie, sur la côte de Tripoli, était réputée posséder l'art de charmer les serpents et le pouvoir de guérir leurs morsures : c'était la tribu des Psylles. Elle nous retiendra un moment. Leur célébrité fut telle que de nos jours on appelle psylle un charmeur de cobra indien ou égyptien. Plutarque le premier dans sa « Vie de Caton d'Utique » nous parle de cette fameuse tribu. « Caton — dit-il — amenait avec lui de ces hommes qu'on appelle en Afrique les Psylles, lesquels guérissent les morsures des serpents, sucent le venin avec la bouche, charment et enchantent les serpents de telle manière qu'ils les rendent comme évanouis et n'ayant aucun pouvoir de faire du mal. »

Puis c'est Lucain au livre IX de la Pharsale qui nous révèle de nombreux renseignements sur ces gens. Nous verrons plus loin que les procédés Aïssaoua sont absolument identiques. « Il y a — dit Lucain — parmi les Marmarides un peuple que l'on nomme les Psylles. C'est le seul dans toute la Lybie pour qui les serpents ne soient point à craindre. Il joint contre eux la vertu des herbes à la force des enchantements et il semble avoir fait un pacte avec la mort. Ce peuple est si persuadé que son sang est incorruptible au venin qu'aussitôt que ses enfants viennent au jour, il les expose à la morsure de l'aspic pour éprouver si en eux ce sang n'a point souffert d'un mélange adultère. »

« Ce furent les Psylles qui protégèrent l'armée de Caton, ils suivaient la marche de l'armée et lorsque le chef ordonnait de dresser les tentes, les Psylles prenaient soin de purifier le camp en brûlant alentour les herbes odorantes qu'ils savent employer à leurs enchantements. Ainsi le soldat passait les nuits tranquilles ».

« Mais si quelqu'un pendant le jour avait reçu l'atteinte de ces reptiles venimeux, c'était alors que l'art des Psylles usait des charmes les plus forts pour arrêter le cours du poison... Si la force des herbes enchantées ne suffit pas, ils appliquent leur bouche à la plaie, ils pressent le venin avec leurs lèvres, ils l'expriment avec leurs dents et ils reconnaissent au goût le serpent qui l'a distillé. »

Les Aïssaoua s'inscrivent donc dans une lignée millénaire. Leur Saint Patron musulman ayant bénéficié outre sa réputation de grande vertu et de saint homme, de celle de guérisseur et de dompteur et la légende le disant immunisé au venin, il n'en fallait pas davantage pour grouper dans sa secte tous les monstres de reptiles d'Afrique du Nord continuateurs des Psylles de Tripolitaine.

L'Afrique, peuplée de serpents sur tout son continent compte beaucoup de sectes exercées à l'art de manier les serpents. C'est la preuve de puissance par excellence, celle qui consiste à ne plus craindre le terrible venin. Aussi voit-on souvent les sociétés secrètes africaines qui longtemps ont été la force politique des royaumes noirs, sociétés terriblement redoutées, exerçant une autorité morale absolue sur les indigènes, avoir uniquement pour adeptes des charmeurs de serpents. Les premiers travaux entrepris par ces sociétés primitives ont été la recherche d'une médication contre le venin. Quelques recettes ayant été adoptées et s'étant montrées efficaces, les initiateurs gardèrent jalousement leur secret et prirent l'habitude de soigner d'autres blessures. Il n'est donc pas étonnant que les médecines indigènes africaines aient presque toutes pris naissance parmi les chasseurs de serpents.

Deux naturalistes Américains F.G. CARNOCHAN et H.C. ADAMSON ont apporté en 1935 de très curieuses observations sur une société secrète du Tanganyika siégeant à Tabora et s'étendant sur toute la région de l'est africain et de la Rhodésie. Cette société a pour chef l'empereur des hommes-serpents qui est le grand maître de la médecine secrète exercée par les hommes-serpents de la contrée. Ces hommes sont répartis selon huit classes hiérarchiques. Les gradés supérieurs sont rares car on n'atteint aux rangs élevés que par une instruction coûteuse. L'enseignement des remèdes de la magie et de l'art de manier les serpents

les plus venimeux y est donné selon la classe. Ce qui nous intéressera particulièrement en raison du parallélisme qu'il y a avec les frères animaux des Aïssaoua, c'est que ces auteurs américains nous rapportent également l'existence parmi les hommes-serpents d'un stage que devaient faire certains d'entre eux en qualité d'hommes-lions. Pour cela ils se vêtaient de peaux de lions et erraient seuls en forêt en quête de la proie humaine qui leur était indiquée et qu'ils devaient tuer.

(Bien évidemment, il n'existe plus officiellement d'hommes-lions depuis que les Anglais sont au Tanganyika.)



2°) Les serpents chez les Aïssaoua.

L'éminent chirurgien, le Docteur Just LUCAS-CHAMPIONNIÈRE, se montre peu généreux à l'égard des talents de dompteur des Aïssaoua. Il fait mention de leur réputation mais il dit n'avoir vu en Algérie que des gens maniant de grosses couleuvres et une fois un serpent bien malade. En fait, nous allons voir qu'ils sont tout autres.

La rumeur publique veut qu'un touriste téméraire regardant avec scepticisme un Berbère exhibant un cobra sur la Djema El F'na de Marrakech demanda à tenir en main l'animal. Il fut piqué et mourut.

Quels sont donc les serpents montrés par les Aïssaoua ? Certes ils montrent des grosses couleuvres mais il en est de beaucoup plus redoutables. Nous ne parlerons ici que des serpents venimeux.

Les indigènes de la région du Sous capturent *Bitis Arietans*, l'énorme vipère heurtante de l'Ouest Africain. C'est un serpent de un mètre cinquante de long et qui peut atteindre trente sept centimètres de circonférence. La femelle peut donner jusqu'à soixante petits en une seule fois. Dès la naissance, ces viperons de dix-huit centimètres sont très dangereux puisque la piqure peut entraîner la mort en quelques minutes (morsure au niveau d'une veine).

Le *Naja Haje*, colubridé souvent noir qui a le cou dilatable quand il est irrité (aspect dû au relèvement des premières côtes) jouit d'une grande réputation de terreur auprès des indigènes. Aussi au son de la ghaita et du tambourin l'exhibe-t-on souvent. Il est parent du fameux *Cobra di Capello* des Indes. C'est un serpent cracheur qui se dresse à la moindre excitation et projette son venin à distance avant de piquer. Il peut atteindre deux mètres de longueur. Ce serpent a une propriété par-

ticulière très utilisée par les charmeurs, c'est de se raidir en complète contracture quand on le presse en certain point de la partie antérieure du corps. On a voulu expliquer ainsi la façon dont Aaron aurait transformé des verges en serpents devant le Pharaon.

Ajoutons le *Ceraste*, cette fameuse vipère à cornes des sables du Sahara. C'est un serpent nocturne de soixante-dix centimètres qui possède une petite corne triangulaire cannelée, située au-dessous des sourcils. Cet animal supporte des jeûnes très longs.

Enfin moins réputé, mais aussi dangereux, on trouve encore dans le couffin de l'Aïssaoui la vipère mauritanique l'*Efa*, serpent de soixante centimètres extrêmement rapide, l'*Aspic*, et l'*Ammodyte*.

Comment procèdent les Aïssaoua pour se procurer des vipères ? Les moyens utilisés sont différents selon qu'ils veulent un serpent intact ou privé de ses crochets à venin.

Dans ce dernier cas, ils errent dans le bled munis d'un bâton à l'extrémité duquel est fixé un bout de chiffon. Ce bâton sert à fouiller les pierres. C'est aux heures chaudes que *Bitis Arietans* dort au soleil sur les pierres. Dès qu'il entend du bruit, il cherche à fuir, si l'on le touche (et surtout à la queue qu'il a particulièrement sensible) il darde la tête en avant, frappe et mord. L'indigène lui présente le chiffon qu'il happe. Il tire violemment l'étoffe qui souvent arrache les dents du serpent. Il recommence plusieurs fois cette manœuvre jusqu'à ce que le reptile s'y refuse. Et l'ayant épuisé, il le prend de la main et le met dans une petite corbeille en roseau.

Pour les obtenir intacts, les indigènes du Sous creusent des trous profonds, cubiques et y entassent des œufs, du beurre, du lait, aliments dont les serpents sont friands. Ils ne tardent pas à ramper vers la fosse, s'y laissent tomber et ne peuvent plus en sortir. Nous savons que les glandes à venin secrètent des quantités très variables suivant l'état de jeûne plus ou moins long qu'a subi le reptile. On les fait donc jeûner un mois dans cette fosse avant de les recueillir. Conservés dans des petits paniers de roseau recouverts de peau de chèvre, ils sont nourris d'œufs, de pain, de lait, mais jamais de viande.

Quand un Aïssaoui rencontre sur son chemin un serpent, si celui-ci s'enfuit, il doit le laisser aller ; car il y a des liens d'amitié entre la secte et le serpent. S'il est immobile, l'Aïssaoui le réveille en lui projetant un peu de terre. Le serpent peut alors chercher à mordre, dans ce cas les liens d'amitié sont rompus et l'Aïssaoui le tuera. S'il n'est pas menaçant malgré la

terre jetée, le confrère d'Aïssa trace un cercle autour de lui, récite une prière et le ramasse, le serpent est ami, il ne lui fera rien.

*
**

3°) De la prétendue immunité aux venins et de la guérison des piqûres de serpents par les Aïssaoua.

On a souvent accusé nos disciples d'Aïssa de n'utiliser que des serpents rendus inoffensifs, soit parce qu'ils leur avaient percé les glandes à venin ou arraché les crochets, en vérité s'ils utilisent parfois des animaux ainsi mutilés, il leur arrive souvent de s'exposer, comme nous l'avons déjà vu à des morsures graves et malgré la certitude populaire de leur immunité, on a pu observer plusieurs fois des piqûres mortelles au cours de leurs manifestations.

Ils racontent que c'est la baraka (protection divine) du cheikh Aïssa qui immunise contre les venins. Nous ne reprendrons pas les nombreuses légendes de la vie d'Aïssa dans lesquelles leur Saint patron guérit par simples attouchements ou encore avec sa salive ceux qui ont été mordus.

Ils ont une méthode préventive utilisée dès l'enfance pour ceux d'entre eux qu'ils destinent à ce métier et dont les résultats sont sinon infaillibles, souvent du moins assez heureux. L'enfant est frictionné avec des mélanges liquides contenant du venin. Plus tard, on le fait mordre par un serpent qui a jeûné un certain temps et dont la virulence est ainsi très atténuée (ceci a pu être vérifié). A des périodes successives, les piqûres sont répétées. C'est ainsi qu'un jour celui qui a été ainsi préparé peut sans danger affronter le plus venimeux. C'étaient là des choses déjà connues des Psylles. Pourquoi donc alors leur arrive-t-il des accidents ? Ils sont dûs à plusieurs causes : tout d'abord le lieu de la morsure n'est pas indifférent. L'effet en sera plus violent si cette piqûre permet au venin d'abonder dans la voie sanguine (trajet d'un vaisseau) ou si elle est située près des centres nerveux. D'autre part les crocs arrachés repoussent très rapidement, le serpent a au niveau de la mâchoire supérieure toute une série d'ébauches dentaires prêtes à succéder aux deux dents en fonction. Il se peut très bien que par négligence un moniteur de serpents croyant avoir affaire à un animal non dangereux, puisque édenté, se trouve en présence d'un serpent muni de ses nouvelles dents. Enfin disons tout de suite que cette prétendue immunité acquise n'a rien d'absolu.

Nous connaissons maintenant depuis les travaux de PHISALIX et BERTRAND, de FLEXNER et NOGUCHI et surtout de CALMETTE la composition des venins de serpents. Leur étude n'est pas à faire dans ce travail, nous nous contenterons de rappeler que deux toxines élémentaires en ont été tirées : la Neurotoxine, poison du système nerveux et l'hémoragine, poison qui lyse les éléments du sang et détruit les parois des vaisseaux. Leur répartition est différente suivant l'espèce de serpent considéré. Le venin des colubridés est caractérisé par la prédominance des neurotoxines. Leur morsure donnera donc peu de signes locaux mais de graves signes généraux. Le venin des vipéridés contient une grande proportion d'hémoragine et d'hémolysine; les signes locaux seront très violents : douleur très vive, tuméfaction, infiltrations de sérosités sanguinolantes.

Pour soigner une morsure de vipère, l'Aïssaoui a recours à un moyen connu de tous les pays où vivent les serpents. Il pose un garrot au-dessus de la blessure et avec la lame de la mehertha (la fameuse petite lancette) pratique trois incisions différentes au niveau de la morsure, puis ayant placé sur sa langue un morceau de sel gemme, il suce la plaie, aspire le sang et le crache. Cette opération est recommencée trois fois de suite, en même temps que sont prononcées des invocations à l'adresse du cheikh El Kamel (le cheik parfait, c'est-à-dire Aïssa). Il s'agit donc d'une simple thérapeutique par succion. Il serait intéressant de connaître le rôle du sel avant l'aspiration. S'agit-il d'un simple rite ou d'une neutralisation du poison dans la bouche de l'officiant, ou encore celui-ci cherche-t-il à faire saigner davantage les plaies pratiquées.

Dans le Sud Marocain et dans le Guerrouan, les indigènes appliquent sur les piqûres préalablement incisées un onguent constitué de scorpions écrasés mêlés à des gousses d'aïl. Les confrères ont des recettes différentes selon les serpents et sont plus ou moins experts pour le traitement de certaines piqûres plutôt que d'autres.

N'oublions pas non plus qu'ils font appel à la magie pour éloigner les bêtes venimeuses des lieux habités et pour protéger la population. A cet effet ils vendent des poudres faites de serpents séchés au soleil et broyés au mortier. Un peu de cette poudre dans un sachet de cuir met à l'abri des serpents les habitants de la maison.

M. BRUNEL nous rapporte comment les morsures du *Bousaïa* sont soignées. Nous avons tout droit de douter de la réussite d'une telle thérapeutique :

« On tue un bouc, ou un chevreau, on enduit le corps du patient avec le contenu de la panse de l'animal, on creuse une fosse, et on allume dedans un grand feu. Quand le trou a été chauffé suffisamment, on éteint le feu, on enlève les cendres et on y installe le malheureux malade. Il est recouvert de terre jusqu'au cou et sur cette terre, on allume de nouveau du feu avec certaines broussailles. Au bout de deux heures environ, la forte sudation du malade est estimée suffisante pour lui avoir permis d'éliminer le venin.

C'est toujours en groupe que les Aïssaoua opèrent car il leur faut, pour que leur thérapeutique soit efficace, l'assentiment du mokaddem ou chef du groupe, c'est-à-dire la transmission du pouvoir protecteur et guérisseur : le teslim.

*
**

La crainte inspirée par le serpent, la puissance dont il fait preuve en raison du danger de sa morsure ne tardèrent pas à inspirer aux primitifs le désir de l'utiliser comme protecteur contre la maladie. Puisqu'il est si dangereux, il doit faire fuir les maux moindres et chasser les djnns (ou démons) qui auront peur de lui. C'est pourquoi il n'est pas rare de voir sur une place publique un malade demander au jongleur aïssaoui de toucher un serpent. Le jongleur fait asseoir le patient, récite une prière et danse avec un serpent dans les mains. Quand il estime que l'animal est suffisamment engourdi par l'effet que produisent sur lui la musique et les attouchements, il le dépose quelques secondes sur la nuque du malade puis le reprend. Le malade est convaincu de la guérison.

L'idée d'utilisation du serpent en thérapeutique se manifeste encore d'une façon plus concrète par l'emploi du venin dans certaines recettes.

Notre thérapeutique n'utilise-t-elle pas, elle aussi, le venin de cobra, de crapaud ou d'abeilles ? L'utilisation du poison est l'origine même de la *pharmacie* proprement dite, comme l'étymologie du mot l'indique.

LES AISSAOUA

OBJETS DE PSYCHIATRIE

Ce qu'en furent les raisons.

Si les Aïssaoua sont considérés chez eux comme des médecins, ils ont aussi été considérés chez nous comme des malades. Leur comportement a intéressé les neuro-psychiâtres. Nous allons dans ce chapitre, étudier les différentes manifestations qui sont apparues comme traduisant à nos psychiâtres des faits pathologiques.

C'est le Docteur Just LUCAS-CHAMPIONNIÈRE qui, dans les archives de neurologie de 1887 signale comme un exemple de l'hystérie collective la confrérie des Aïssaoua. Nous lisons :

« Pour observer des accidents hystériques chez l'homme ou simplement pour observer des troubles remarquables de la sensibilité nous devons réunir des faits exceptionnels, en tous cas peu communs. Mais est-il impossible que, si nous observions dans d'autre climats, en particulier dans les pays chauds, sur des races différentes, habituées à une alimentation différente, à des conditions de civilisation différentes, est-il impossible que la proportion fut renversée et que ce qui était rare devînt commun ? »

Ne pouvons-nous nous trouver en présence d'individus chez lesquels les troubles de la sensibilité sont très fréquents, dont le système nerveux est facile à l'excitation... »

« La raison principale de tous ces faits extraordinaires me paraît tout simplement que ces races sont plus faciles aux phénomènes nerveux favorisés du reste par le climat... »

Ce que LUCAS-CHAMPIONNIÈRE qualifie d'hystérie collective se caractérise chez les Aïssaoua par un état d'exaltation allant de l'ébriété joyeuse à la fureur.

Cet état est entretenu par la danse, la musique, le tambour et les formules psalmodiées inlassablement à la louange d'Allah. Il est notable qu'aucune substance enivrante n'est absorbée pour provoquer l'entretien de cet état. Le haschich, ou le kiff : tous deux préparations à base de chanvre indien utilisées en fumigations sont rigoureusement proscrites par la secte.

Les réactions violentes se traduisent par des gestes désordonnés, des pertes de conscience, ou encore l'anesthésie aux meur-

trissures et coups qu'ils se prodiguent. Cette anesthésie est souvent considérable, permettant aux Aïssaoua les excentricités que nous décrirons avec le Moussem.

DÜRKHEIM a donné de ces états une explication essentiellement sociologique. Analysons de nombreux exemples de cultes primitifs, ils montrent l'individu ressentant dans les fêtes le pouvoir de la société, qu'il subit en étant entraîné dans le comportement du groupe, mais qu'en même temps il exerce en entraînant les autres; d'où un sentiment de soumission et de puissance à la fois, qui selon lui, est à l'origine du sentiment religieux dans ces sociétés. Il n'y a pour lui rien de pathologique dans ces faits. Quoiqu'on puisse penser de cette thèse, il apparaît comme certain qu'il faille faire place auprès de l'ivresse dûe aux excitants et aux stupéfiants, à une ivresse dûe aux comportements sociaux.

En ce qui concerne les cérémonies de la confrérie, nous décrirons successivement le grand Moussem, la danse sacrée et l'étrange cérémonie de la Frissa au cours de laquelle les disciples exaltés dévorent un mouton cru. Enfin nous aborderons la figuration animale chez les Aïssaoua.

*
**

1°) Le Moussem

Ce grand pèlerinage a lieu chaque année à Meknès en commémoration d'Ibn Aïssa. Il tombe le jour du Mouloud (douzième jour du mois Rébia I qui commémore la naissance du Prophète). C'est une cérémonie que l'on a longtemps préparée et dès le début du mois les adeptes ont parcouru la ville indigène en recueillant des offrandes dans un drap de couleur verte. A cette manifestation, plusieurs sectes amies sont invitées, notamment celle de la Koubba de Sidi Ali Ben Hamdouch, les Hamadcha qui viennent avec leur musique et leurs étendards.

Les grandes processions ont toujours eu lieu (il y en a eu chaque année pendant la guerre), mais les pèlerins sont beaucoup moins nombreux qu'ils étaient autrefois. C'est ainsi qu'au pèlerinage de 1948 on comptait à peu près huit mille pèlerins, alors qu'autrefois ils étaient souvent trois fois plus nombreux. L'écrivain Henri BORDEAUX dans son livre « Le Miracle du Maroc », « La Terre Africaine », nous parle de cinquante mille pèlerins groupés à Meknès ce fameux jour du Mouloud 1934.

Ces processions, bien qu'impressionnantes, n'ont plus leur aspect effrayant d'autrefois, car les orthodoxes musulmans et les autorités françaises font une opposition passive à cette cérémonie et assurent la police. Il n'y a pas interdiction et même une délégation

gation européenne composée d'officiers préposés aux Affaires Indigènes s'y rend, fait une obole et assiste pour assurer la sécurité. Mais on ne fournit pas des moyens de transports spéciaux et en nombre pour les pèlerins.

La procession va de la mosquée de Sidi Saïd (que la tradition donne pour l'un des maîtres d'Aïssa — monument construit, de même que le mausolée de Sidi Ben Aïssa par Moulay Ben Abdallah au XVIII^e siècle) à la place du Cheikh El Kamel devant le marabout et le tombeau de Si Aïssa.

Les pèlerins sont rangés par « taïfa » ou groupes. En tête on voit les étendards de la corporation aux vives couleurs et munis de boules dorées, puis viennent des cavaliers chamarrés, des musiciens joueurs de fifres, tambours et tambourins dont on retend la peau régulièrement à la chaleur d'un petit brasero de terre cuite (le canoun). Les fameux frères-animaux dont nous allons parler, simulant les gestes de leur animal modèle gesticulent sur place, arrêtant la marche du cortège. Ils s'excitent par un ensemble de chants, de danses et de cris religieux (la hadra) jusqu'à un paroxysme d'ardeur mystique et se livrent à des excentricités les plus inattendues, pour s'attirer les bénédictions du Saint patron. Les uns se transpercent les joues de pointes, se taillent la gorge et le ventre avec des sabres aiguisés, d'autres croquent du verre, dévorent des serpents et des scorpions, d'autres encore mangent des feuilles de cactus ou des charbons ardents. Souvent certains se roulent à terre ou entrent dans un état de prostration cataleptique. Le chef de la taïfa les ranime par des passes et des attouchements sur la nuque, les épaules ou les lombes.

Leurs cousins les Hamadcha ont un geste spécial à leur secte. Ils se frappent la tête avec des hachettes triangulaires, légères et ajourées, ou bien reçoivent sur le crâne des poids fort lourds se faisant ainsi des blessures pouvant aller jusqu'à la fracture de la table externe de la voûte crânienne. Ils lancent en l'air des poteries qu'ils font éclater sur leur crâne et ne tardent pas à être couverts de sang.

Les femmes sont présentes à cette étrange cérémonie : elles y participent même avec une certaine fureur, les unes membres de la confrérie défilent avec le cortège. D'autres simples spectatrices sont juchées sur le rebord des terrasses ou en files le long des murs excitant de leurs you-you l'ardeur des pèlerins.

Un bœuf recouvert de façon grotesque avec des toiles rutilantes et orné d'un turban jaune est traîné dans la rue. Les femmes du peuple le harcèlent pour lui arracher les poils de la queue qui ont quelque valeur de porte-bonheur.

Les pèlerins progressent en se dandinant et en tournoyant sur eux-mêmes agitant au vent leurs longues mèches de cheveux ou goththaiya. Cette mèche est l'objet d'une vénération particulière de la part de son porteur. C'est une sorte de natte de cheveux très longue poussant sur le vertex et constituant une sorte d'insigne à la secte, souvenir du Saint qui s'attachait par les cheveux pour résister au sommeil ou réceptacle des mauvais génies ; probablement les deux à la fois, si la légende toutefois n'a pas été faite après coup pour justifier un symbolisme magique et peut-être sexuel.

L'agitation est extrême et ce jour là, les Aïssaoua ont une curieuse hostilité pour le noir. Ce serait un sacrilège de se vêtir en noir le jour du grand Moussem. Ils revêtent en cette circonstance l'oundia ou le srouaâl en laine blanche. Leur fureur est si grande quand ils rencontrent un vêtement, un objet quelconque, ou même un animal noir qu'ils le mettent en pièce. Malheur au Berbère qui se promène en djellaba noire ou plus encore au Juif qui vient s'aventurer en lévite noire sur le cortège. Il leur arrive même de déchirer les outres de peaux de chèvre de porteurs d'eau. Mais cette curieuse manie n'est pas inconsciente car jamais il ne leur arrive de s'attaquer à un personnage puissant quelque soit son costume. Les Juifs sont absolument terrorisés par les Aïssaoua, et ils en étaient autrefois les plus fréquentes victimes. Aussi pour se réserver un peu d'indulgence auprès des Aïssaoua, ils leur offrent souvent la frissa (le repas de viande crue).

On offre aussi quelquefois aux pèlerins un mélange dont ils sont friands, mélange composé de pain, beurre et miel. Ils mangent ce miel ou cette mélasse sucrée dans des écuelles ou des bauges, les mains derrière le dos. Il ne faut pas prononcer devant eux le mot ass'l (qui signifie miel) sinon ils entrent en colère ou en pleurs. Nous verrons encore ici la marque des noirs. On sait en effet combien les nègres africains sont soucieux des tabous du langage. Il est des mots qu'ils ne doivent prononcer ni même entendre sans entrer aussitôt dans une terrible fureur sinon ils sont victimes d'un démon.

Il est intéressant de constater comment un peuple aussi calme et paisible que celui des Berbères peut soudain, pour un motif de fête religieuse, entrer dans l'excitation orgiaque et le lendemain, une fois la « crise » passée, retrouver son calme et même son indolence coutumière. Le pâtre retourne à son troupeau, le menuisier à ses tables, le pêcheur à ses filets, l'agriculteur attelle son âne, son bœuf à la charrue et rien ne reste de la folie de la veille.



2°) La danse sacrée.

La danse sacrée qui agite les goththaiya se fait tout le long de la procession et au cours de toute réunion du vendredi (la hadra).

Les danseurs s'accroupissent, puis d'un bond se relèvent, sautant d'un pied sur l'autre et battant des mains. Par moment, ils font un tour complet, faisant voltiger la gandoura (grand manteau). Cette danse tournoyante cherche à être gracieuse et présente souvent une pointe de lascivité. Elle communique à ses acteurs une véritable ivresse. Les yeux sortent des orbites, les mouvements, comme déclanchés par une mécanique, sont scandés et rigides. Cette danse dure des heures ; c'est une danse de « jubilation » où chacun cherche l'extase : « le hâl », le mokaddem la dirige et sur son signal elle cesse subitement. Certains s'écroulent à terre, le chef vient alors les ranimer.

En dehors du jour du Moussem, c'est le vendredi que se font les danses et les manifestations de la hadra : danse sacrée, extase et toutes sortes d'excentricités ; ou bien à chaque fête rurale. Vers cinq heures de l'après-midi, après la prière, les confrères se réunissent à Meknès, à la porte du sanctuaire d'Aïssa et commencent par un cantique qu'ils rythment du battement des mains. Puis la cadence s'accélère progressivement avec les chants, d'autres poésies d'arabe parlé, elle devient saccadée. Les tambours sont frappés de plus en plus fort et l'ennivrement gagne toute l'assistance. On fait de la place aux danseurs qui se mettent sur un rang en croissant.

Les débordements sont difficilement contenus par les cris et les coups des mokaddem qui freinent l'agitation. La danse, après certaines phases trop violentes, est reprise sur un thème plus lent pour éclater bientôt en bonds extraordinaires. Les danseurs qui sont maintenant nus terminent par la danse la plus grisante, le « m'jird » qui les terrasse de fatigue et d'exaltation.



3°) Les frères animaux.

Nous terminerons cette étude rapide sur le comportement des Aïssaoua par ce qui représente le plus d'extravagance. Ils ont cette curieuse coutume de répartir une fraction d'entre eux en divers clans ayant adopté un animal dont ils simulent les gestes, les cris, les habitudes et jusqu'au mode de nutrition. Ces animaux sont un nombre bien défini et toujours les mêmes.

Le jeune adepte qui a été choisi pour recevoir un frère-animal est contraint à un noviciat que dirige le mokaddem du clan. Il est soumis au cours d'une cérémonie à l'initiation, où son mokaddem lui projette de la salive dans la bouche : geste symbolique de la transmission de la puissance du clan, de son pouvoir protecteur ou guérisseur, c'est le « teslin » (l'assentiment).

Il faut encore ici admettre une origine nègre à ces gestes, d'autant plus qu'aucune légende n'a pu être notée par les chercheurs (et M. BRUNEL l'affirme dans son ouvrage). Légende qui justifierait la présence des frères-animaux dans la secte.

Les noirs ont toujours été totémistes, et beaucoup le sont encore. Le Soudan et l'A.E.F. sont pleins d'effrayantes légendes où des animaux cruels sont déifiés et vénérés comme tels, ce qui nécessite de fréquents sacrifices humains aux fauves-dieux. Chez les Aïssaoua, il ne s'agit pas à proprement parler de totémisme, en effet, il n'y a pas de sacrifice au frère-animal (qui n'est pas un dieu, mais une sorte de patron) et l'animal choisi n'est pas dévoré par la secte au cours d'une cérémonie comme l'exige le totémisme.

Les Haoussa de la Nigeria et les Gnaous du Soudan sont des sectes où l'on retrouve ce thème des frères-animaux.

Notre hypothèse sur l'origine de cette coutume trouve une explication, si nous remarquons que l'établissement des nègres à Meknès remonte au règne de Hamed El Mansour et que un siècle plus tard (xvii^e) Moulay Ismaïl fit grouper à Meknès tous les nègres du royaume pour instituer un corps de garde. Voilà pourquoi il ne serait pas étonnant que l'aïssaouisme né à Meknès ait reçu une forte impression nègre.

*
**

Quels sont les animaux figurés ? Il y a des lions, des lionnes, des panthères, des chacals, des sangliers, des chameaux, des chats et des chiens. Toute une série d'animaux qui vivent ou ont vécu au Maroc (les lions de l'Atlas étaient encore nombreux au xvi^e siècle).

Nos hommes-lions (sboua) poussent de terribles rugissements, ébauchent le geste de griffer et de déchirer une proie imaginaire. Ce sont les plus forts et aussi les plus violents des frères-animaux. Souvent ils se battent entre eux. Leur rôle le plus important se joue comme celui de chacun des carnassiers de la troupe au cours de la frissa, ou cérémonie de la curée du mouton. Ils font bon ménage avec les lionnes (ibiat) représentées par des consœurs

échevelées et cruelles. Enfin ils tolèrent avec bonhomie les chacals dans leurs parages.

Ces derniers (diab) font un peu figure de clowns dans les manifestations. Ils font des farces à tout le monde et sont voleurs. Leur audace est légendaire et leurs larcins n'épargnent pas les lions. Ils sont affublés de costumes les plus invraisemblables et font rire la foule qui, cependant les surveille avec méfiance, car ce sont de fameux voleurs de moutons. Ils imitent à la perfection le cri du chacal.

Les panthères (n'moura) ont un peu le comportement des lions et des lionnes.

Le rôle le plus écoeurant est certes celui des sangliers (hllaff) qui se vautrent dans la boue, mangent des immondices et marchent accroupis. Ceux qui représentent les chameaux ne sont guère plus favorisés. Ils croquent des feuilles de cactus, mangent de l'orge, imitent le balancement et la démarche lente du chameau. Ils grognent et se battent en se poussant de l'épaule comme deux mâles en rut.

Les figurations de chiens et de chats sont des rôles de moindre importance remplis par les humbles de la secte.



4°) La frissa.

Il est de coutume le jour du grand Moussem à Meknès d'offrir la frissa aux Aïssaoua. Cette cérémonie consiste à projeter du haut de quelque terrasse ou d'un rempart un mouton vivant sur le cortège des lions et des lionnes. Aussitôt chaque fauve se rue sur l'animal et de la façon la plus hideuse le met en pièce, le déchirant à coup de griffes, plongeant les mains dans les viscères fumants pour porter à la bouche une part de cet immonde butin. Les rugissements redoublent, on donne libre cours à l'orgie, on se barbouille de sang et tels de vrais fauves, les plus hardis s'enfuient emportant avec eux un morceau de cette viande déchirée. La légende veut que, certains « sboua » soient si puissants qu'ils dépècent le mouton à distance en faisant seulement le geste de l'éventrer de la griffe. Certains par contre sont munis de véritables petits stylets engainés sur les doigts.

Après les lions viennent les chacals pour ravager les reliefs. C'est tout un combat qui s'engage entre panthères, chacals, chiens et chats. La viande recueillie au cours de la frissa a des vertus particulières. Les mégères l'achètent et en mangent pour obtenir quelque puissance occulte.

Ce n'est pas seulement le jour du mouloud que les Aïssaoua se livrent à cet étrange festin. Il est de coutume de leur offrir un mouton quand on veut les remercier de quelque service rendu ou de quelque guérison à eux attribuée. Mais cette frissa a lieu seulement le vendredi.

A Meknès, actuellement encore tout le monde (même un Européen) peut offrir la frissa. Il suffit de verser une obole au Pacha de la ville (au moins cinq mille francs) qui la transmet au mokaddem des Aïssaoua lesquels se procurent ce qui leur est nécessaire pour la cérémonie qui a lieu le vendredi suivant au cours d'une hadra.

*
* *

Toutes ces coutumes, bien propres à choquer l'Européen, révèlent un curieux appétit de violence animale. Enfin serait-il tellement absurde de considérer cet étrange comportement du pèlerinage de la danse sacrée et des frères-animaux non plus comme un syndrome pathologique, mais comme un traitement préventif contre les refoulements de l'instinct de violence que la vie sociale comprime dangereusement ? Il est périlleux de porter en soi des réserves de férocité qui peuvent soudain se faire jour au-delà de tout contrôle. Ne nous sommes-nous pas tout à l'heure, étonné du fait que cette population berbère, qui de coutume est si paisible, se livre un certain jour à une heure donnée à de telles excentricités, pour le lendemain retrouver son calme habituel ? Pourquoi serait-elle donc encore agitée, après un tel succédané de violence que celui de la frissa ? Le « virus » de la violence réclame lui aussi une thérapeutique, et peut-être les sages de la confrérie ont-ils à leur manière compris que ces excès conspirent en fin de compte à la sainteté et à la pureté.

Les Aïssaoua pratiqueraient ainsi une sorte de « purge des perversités ».

CONCLUSIONS

I

Le Maroc a depuis très longtemps ses institutions d'assistance médicale. Elles ont pris un caractère religieux car en pays arabe, tout est régi par l'autorité morale et temporelle de la religion. Le koran est surtout un code social, et fut conçu comme tel.

Il a donc toujours existé dans ce pays une corporation médicale indigène qui s'est groupée à partir du XVI^e siècle sous le patronage d'un religieux musulman : Ibn Aïssa ; ce qui lui donna une certaine unité.

Le pauvre comme le riche, pouvait trouver un secours à sa misère physique et, le guerrier berbère, contrairement à ce que nous dit Walter HARRIS, savait à qui confier ses blessures. Certes, il s'agit d'une organisation bien primitive, qui n'a rien de comparable à ce que notre civilisation moderne connaît, mais qui peut rivaliser avec celle qui fut chez nous avant l'ère scientifique.

II

L'importance de la secte des Aïssaoua lui vient, à nos yeux, beaucoup plus de ce rôle d'assistance que de sa situation dans l'histoire de la mystique musulmane, où sa doctrine n'apparaît pas comme originale. Peut-être est-ce aussi la raison du grand nombre et de la diversité de classe de ses adeptes. Nous y avons trouvé des notables, des fellahs, des esclaves et beaucoup de nègres. Les opprimés y sont le plus grand nombre, car le besoin d'une protection est chez eux plus impératif.

Certes, nous ne négligerons pas la place qu'occupe Aïssa dans la pensée mystique berbère, mais nous nous souviendrons aussi que tous les chroniqueurs de sa vie, tant arabes qu'européens s'accordent sur un fait : Le refus systématique du Saint, au cours de son enseignement, de participer aux querelles religieuses qui opposaient de son temps confrérie à confrérie et le grand soin qu'il prenait à éviter les intrigues de la politique qui avait pour terrain de bataille la question de l'orthodoxie musulmane.

Le rôle principal de l'influence d'Aïssa au Maroc est donc, selon nous, celui de patron des guérisseurs marocains. Rôle qui a souvent, et à tort, été considéré comme secondaire.

III

Il existe réellement des rudiments de médecine chez les Aïssaoua. Cette médecine est à un âge bien plus jeune que celui de notre civilisation, dans l'histoire de l'évolution de la pensée. Il correspondrait (pour emprunter la classification des trois états de l'humanité, selon Auguste COMTE), à l'âge métaphysique où l'on adopte comme explication des faits, des entités abstraites. On peut même, en de nombreux cas, le faire remonter à l'âge mythologique, auquel appartient la légende des génies malfaisants. Nous sommes encore loin de l'âge positif où l'homme considère des faits et en tire les lois.

L'empirisme leur a fait connaître les vertus des plantes, les bienfaits de la crénothérapie, le moyen de se préserver des venins, enfin, leur esprit ingénieux s'est manifesté dans la construction de quelques instruments de petite chirurgie. Nous avons vu que la magie est souvent tout simplement, un aspect de cet empirisme.

C'est le stade par lequel passe inévitablement toute notion médicale, avant d'être organisée rationnellement.

Il existe d'ailleurs toujours dans notre société une forme de la magie qui, si elle a quitté l'esprit du praticien n'en demeure pas moins chez le profane. Nous voulons ici, faire allusion à la publicité commerciale des produits pharmaceutiques, exposant au commun mortel les mots savants dont la signification lui échappe, mais dont la présence est un témoignage de sérieux et d'efficacité.

IV

Il serait probablement imprudent de considérer comme pathologiques les manifestations collectives répondant à un besoin mystique de démonstrations et de « merveilleux » religieux. Elles correspondent, comme le fait déjà remarquer LUCAS-CHAMPIONNIÈRE, à une race différente, un climat qui n'est pas le nôtre et répondent à des coutumes historiquement fondées.

Nous ne négligerons pas l'existence d'un syndrome caractérisé par une exaltation et un état de surexcitation poussant ceux qui en sont atteints aux actes les plus inattendus et souvent dan-

gereux, une anesthésie et des crises convulsives. Mais nous nous rangerons plutôt à l'avis des sociologues qui nous font envisager la question sous un autre aspect : celui d'une manifestation de la contrainte sociale acceptée et recherchée comme un moyen de parvenir à Dieu. Ce que DÜRKHEIM nomme « l'effervescence sociale ». Cette solution est moins catégorique et se justifie mieux en raison de la fréquence du cas dans les sociétés primitives.

*
**

La confrérie des Aïssaoua mérite son qualificatif de confrérie de guérisseurs. On ne peut certes établir un parallèle entre ses recettes médicales et la médecine arabe du VIII^e siècle. Separion, Avicenne, Albucacis, Alverrhoes qui nous ont transmis les premières notions de médecine grecque ont toujours été ignorés de nos Aïssaoua.

Si cette médecine primitive ne nous a encore rien apporté dans notre thérapeutique, gardons-nous de la mépriser, ce qui est l'attitude la plus stérile dans les investigations parmi les coutumes des pays d'une autre culture. Il est bon de nous souvenir que d'autres médecines primitives coloniales ont souvent été les initiateuses de l'emploi empirique de certaines drogues dont l'analyse nous a permis la découverte d'un principe actif utilisé depuis dans notre thérapeutique.

Au surplus, nous découvrons dans ces tâtonnements et dans ces erreurs les lignes de force constantes de la psychologie humaine auxquelles la pensée moderne restera conforme parfois, sans suffisamment s'en rendre compte.

BIBLIOGRAPHIE

- AUBIN E. — « Le Maroc d'aujourd'hui » (Paris, 1907).
- BEL Alfred. — « Histoire d'un saint musulman vivant actuellement à Meknès »
— (*Revue de l'histoire des religions*, 1917).
- BERNARD Augustin. — « Le Maroc » (in-8° — Paris, 1916).
- BORDEAUX Henri. — « Le Miracle au Maroc », « La Terre Africaine ».
- BRUNEL. — « Les Aïssaoua ».
- DELAFOSSE Maurice. — « Des soi-disant clans totémiques de l'Afrique Occidentale ».
- DE LENS (Madame). — « Derrière les vieux murs en ruine ». — (Calmann-Lévy, Paris. — *Description du Moussem des Aïssaoua de Meknès*).
- DELPHIN. — « Les Aïssaoua ». — (*Oran et Algérie en 1887*, Association Française pour l'avancement des sciences. — In-8°, Oran, 1888).
- DEPONT et CAPPOLAIN. — « Les confréries religieuses musulmanes ». — (in-8°. — Alger, 1897).
- DESPREZ. — « Description des Aïssaoua ».
- DOUTTE E. — « Les Aïssaoua à Tlemcem ». — (Martin Frères, Imprimeurs-Editeurs, Châlons-sur-Marne, 1900).
— « Magie et Religion en Afrique du Nord ». — (*En tribu, Mission au Maroc*).
- DUHAMEL Georges. — « Le Prince Jaffar ». — (*Description d'une soirée chez les Aïssaoua*).
- FREUD. — « Totem et Tabou ».
- LUCAS-CHAMPIONNIÈRE Just (D^r). — « Contribution à l'étude de l'hystérie chez l'homme, troubles de la sensibilité chez les Orientaux, les Aïssaoua ».
- LEMINSKI (D^r). — « Hypnotisme et Aïssaoua ». — (*Revue Tunisienne*, organe de l'Institut de Carthage, 5^e année, Juillet 1898).
- MERCIER. — « Etude sur les confréries à Rabat ». (Archives marocaines).
- MICHAUX-BELLAIRE. — « Note sur les confréries religieuses du Maroc ».
- REINACH Salomon. — « Cultes, Mythes et Religions ».
- THARAUD Jérôme et Jean. — « Rabat ou les heures Marocaines » — (1925).
- TILMEARNE A.-J.-N. — « *Haousa superstitions and customs ; an introduction to the folklore and the folk.* »
- RINN. — « Marabouts et Khouans ».
- Walter HARRIS. — « Le Maroc d'autrefois ».
-

Vu : Le Doyen, signé Léon BINET

Vu et permis d'imprimer :

Le recteur de l'Académie de Paris

signé : BARIÉTY

Le vice-Président du Conseil de l'Université de Paris

signé : R. FABRE

821

1911